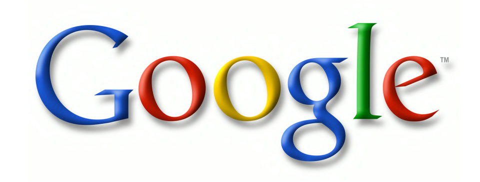
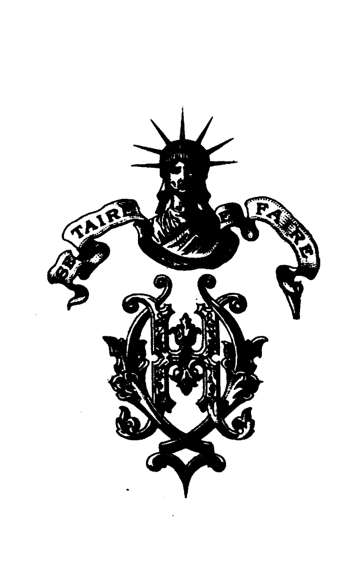



SE TAIRE

ÉLOGE

DE MONTAIGNE.

On trouve chez le même Libraire :

Le TABLEAU LITTÉRAIRE DE LA FRANCE PENDANT LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE ; Discours qui a remporté le Prix d'Éloquence décerné par la Classe de la Langue et de la Littérature françaises de l'Institut, dans sa Séance du 4 avril 1810 : par M. JAY. In-8°. — *Prix* : 1 fr. 80 c.

ÉLOGE

DE MONTAIGNE,

DISCOURS

QUI A OBTENU L'ACCESSIT AU JUGEMENT DE LA CLASSE DE LA LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISES DE L'INSTITUT, DANS SA SÉANCE DU 9 AVRIL 1812;

PAR M. JAY.

Dans la plupart des auteurs je vois l'homme qui écrit; dans Montaigne, l'homme qui pense.

MONTESQUIEU.

PARIS,

DELAUNAY, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL, N°. 243.

1812.

Vignaud Lib.

ÉLOGE

DE

MICHEL DE MONTAIGNE.

> Dans la plupart des auteurs je vois l'homme qui écrit; dans Montaigne, l'homme qui pense.
>
> MONTESQUIEU.

MESSIEURS,

DANS ces temps malheureux où de funestes révolutions agitent et tourmentent les peuples, on voit presque toujours sortir du sein de l'anarchie quelques-uns de ces hommes grands par eux-mêmes, guides et modèles de leurs contemporains. Ainsi sous les règnes orageux des derniers Valois,

rité : Montaigne *seul se sépare de la foule* et pénètre dans les routes abandonnées de la sagesse; il y pénètre à l'aide du doute, non de ce pyrrhonisme insensé qui se détruit lui-même en voulant tout détruire, mais du doute de la raison qui naît de la lumière et la produit à son tour. Montaigne consulte les livres; il y trouve quelques vérités mortes ensevelies sous un amas d'erreurs; il interroge ses contemporains; la voix du préjugé lui répond : alors, se repliant sur lui-même, il observe la marche des passions, en étudie les mouvemens dans son propre cœur, cherche à démêler en lui, et autour de lui, ce qui est l'ouvrage de l'art et ce qui appartient à la nature. Il soumet tout à l'examen, les temps, les hommes et les choses. Enfin, éclairé par l'expérience et la méditation, désabusé des chimères qui nous font oublier la vie, il commence avec lui-même cet entretien sublime où le génie est simple et sans art comme la vérité; où le cœur de l'homme est mis pour la première fois à découvert; où se trouvent les germes des grandes conceptions dont le développement doit honorer plusieurs siècles.

Voilà comment s'était formé ce génie sage et hardi, qui, dans un siècle esclave de l'erreur, pensa d'après lui-même, et le premier nous apprit à penser. Voilà d'où lui venait cette force de raison qui va droit à la vérité, l'environne de lumière et la rend visible à tous les yeux. A ces traits seuls vous reconnaissez cette philosophie mâle et utile qui s'applique à tous les détails de la vie, et n'éclaire les hommes que pour les rendre meilleurs. Aussi lorsque, cherchant à considérer Montaigne sous divers aspects, je veux séparer l'écrivain du moraliste, et le moraliste de l'homme, j'aperçois un trait dominant qui les réunit; partout l'esprit philosophique anime son langage, fortifie son talent, et règle ses mœurs comme ses opinions. Toutefois, sans me soumettre rigoureusement à la méthode des divisions, j'essaierai de le caractériser sous ces différens rapports.

Pour apprécier le mérite de Montaigne comme écrivain, il faut d'abord jeter un coup d'œil sur l'état de la langue et de la littérature françaises à l'épo-

que où il parut. L'imprimerie, destinée à changer le sort du monde, élevait par degrés un tribunal suprême en faveur de l'humanité, et faisait cesser l'action dévorante du temps et de la barbarie sur les nobles monumens du génie antique. L'Italie au milieu des discordes civiles avait recueilli cette grande succession et reconquis la gloire des arts. Attirés par l'amour des conquêtes sur cette terre deux fois classique, les Français y reçurent des idées nouvelles; et, après un demi-siècle d'efforts glorieux, ils ne recueillirent d'autre fruit de leurs victoires que le goût des lettres et le besoin naissant des lumières. François 1er., éprouvé par la fortune et sensible à la vraie gloire, se déclara le protecteur des sciences et des arts. La toile fut animée par le génie de la peinture, et le marbre respira sous le ciseau créateur; mais les progrès de l'esprit humain furent d'abord peu sensibles. Cependant Rabelais, qui connaissait son siècle, introduisit la raison dans le monde sous les enseignes de la folie. La langue acquit dans les vers de Marot de la finesse et de la grâce : c'était beaucoup sans doute; mais que de

soins, que de travaux étaient encore nécessaires pour la rendre digne de servir d'instrument à l'éloquence et d'interprète à la philosophie ! Elle n'avait pas même la vigueur sauvage d'une langue naissante ; et sa vieille enfance offrait tous les signes de la faiblesse et de la corruption. Les érudits de cette époque, adorateurs intolérans de l'antiquité, dédaignaient l'idiome vulgaire. Plus occupés de disputer sur les mots que d'approfondir les choses, ils ressemblaient pour la plupart à ces terres arides qui reçoivent toutes sortes de semences sans jamais rien produire. Lorsqu'au milieu de ce peuple stérile et contentieux, Montaigne voulut faire entendre des vérités utiles, il sentit que la langue impuissante fléchissait sous le poids de sa pensée. Il avait besoin d'un langage ferme, il osa le créer. Il s'empare de cette langue inanimée, l'enflamme et lui donne la vie. Il lui imprime un caractère antique de hardiesse et d'indépendance ; *lui apprend des mouvemens inaccoutumés* ; découvre de nouveaux rapports d'expressions à mesure qu'il aperçoit de nouveaux rapports d'idées ; et trouve

dans la nature entière les images sensibles et les couleurs de ses pensées. Alors toutes les difficultés s'évanouissent. Il s'est fait une langue, courageuse comme son génie, brillante comme son imagination. Il exerce sur ce nouvel idiome une autorité absolue, en varie les formes à son gré, change de ton avec une souplesse admirable, et prend naturellement celui qui convient le mieux au sujet qu'il traite. Tour à tour enjoué, véhément, ingénieux, sublime, il ouvre à la raison toutes les issues de l'esprit humain. Souvent au milieu de ses réflexions il jette une pensée féconde et s'en éloigne, laissant à d'autres le soin de l'examiner et de découvrir tout ce qu'elle renferme. Jamais il ne tourne autour de son sujet, il aime mieux l'abandonner; mais, lorsque vous croyez qu'il l'a perdu de vue, il y revient inopinément, l'embrasse de nouveau, le creuse, le pénètre et en fait jaillir de grandes pensées et d'importantes vérités. A quelque hauteur qu'il s'élève, il voit encore au-delà. Il a toujours, pour me servir de ses propres termes, « une idée dans l'âme qui lui présente une meilleure

forme que celle qu'il a mise en besoigne; mais il ne peut ni la saisir, ni l'exploicter.» Ainsi tandis que le vulgaire des écrivains trouve partout des limites et les prend pour celles du génie, celui-ci soutenu par la méditation s'élance, franchit toutes les bornes communes; et lorsqu'enfin il est forcé de s'arrêter, il s'indigne, s'accuse de faiblesse; et conçoit encore confusément une plus haute idée de perfection.

Le style et les pensées de Montaigne prouvent « qu'il avait son esprit moulé au patron d'autres siècles que ceux-ci», et l'analyse de sa phrase rappelle plus souvent l'énergique fierté des langues anciennes que l'élégance et la clarté qui caractérisent aujourd'hui le français. Indépendant des règles et même de l'usage, Montaigne exprime « tout ce qu'il veut comme il veut ». Il n'a pas fixé la langue; mais en travaillant sur elle, en la forçant d'obéir à son génie, en lui enlevant une partie de sa roideur primitive, il a rendu plus facile la tâche de ceux qui l'ont perfectionnée. Ils ont puisé dans

ses écrits une foule d'expressions vives et pittoresques, et même quelques tournures hardies qui rompent heureusement l'uniformité de la construction directe, et s'appliquent aux mouvemens de la haute éloquence. Ils lisaient Montaigne comme ils étudiaient les chefs-d'œuvres de l'antiquité, et ils en retiraient le même fruit; car ce n'est pas seulement par la franchise du langage que Montaigne est comparable aux anciens; ce qui le rapproche le plus de ces grands maîtres, ce qui lui donne une physionomie imposante parmi les modernes, c'est que son livre, comme il nous l'apprend lui-même, « est un livre de bonne foi ». Je m'arrête sur cette idée, qui demande quelques développemens.

Vous le savez : tout est vrai, tout est naturel dans les productions des écrivains illustres de l'antiquité; leur âme n'était enveloppée d'aucun voile, et cette noble franchise est la source principale des beautés immortelles qui brillent dans leurs chefs-d'œuvres, et qui surpassent autant les com-

binaisons de l'art, que les grands effets de la nature surpassent les tableaux produits par le pinceau le plus habile, et la poésie la plus élevée. De là cette vigueur de conception, cette touche brûlante, cette vérité de coloris qui rend, pour ainsi dire, la pensée palpable, et dans l'écrivain vous montre l'homme tout entier. Leur pensée marche librement, se développe avec aisance, et communique à la parole son énergie et sa majesté; cette *bonne foi* dominante, cette élevation d'un esprit indépendant les a placés à une telle hauteur, que c'est déjà pour nous un grand mérite de les bien connaître et de savoir les admirer. Depuis le seizième siècle, des génies éminens ont illustré l'Europe, et dans les arts d'imagination, ils ont même, en certains genres, surpassé les modèles qu'ils imitaient; mais, soumis plus ou moins au joug de l'opinion, ils ont perdu cette empreinte originale qui donne un caractère individuel aux écrivains de Rome et d'Athènes. L'esprit d'imitation, devenu général à la renaissance des lettres, jetait une couleur monotone sur les travaux littéraires; tandis que l'into-

lérance religieuse rendait la pensée timide, et affaiblissait l'essor du talent. Comme philosophes, quelques modernes ont mérité une grande estime; encore, dans leurs plus beaux ouvrages, est-il aisé de reconnaître l'influence des sectes, aussi funeste aux littératures qu'aux religions. Faut-il donc être surpris, si cette force virile, cet accent de l'âme, ce pouvoir suprême de la raison, qui distinguent les anciens, ne se retrouvent pleinement que dans les pages de Montaigne, élève et non imitateur de l'antiquité? Il y a toujours dans le cœur de l'homme une partie secrète, des sentimens cachés qui ne se produisent jamais au dehors. Montaigne ne connaît point cette réserve; il ose dire tout ce qu'il ose penser. Un tel caractère nous est devenu tellement étranger, que nous avons même quelque peine à le reconnaître, et nous en affaiblissons l'idée en nommant naïveté cette courageuse franchise de pensée et d'expression. Elle règne partout dans les écrits de Montaigne. Dès son début vous en êtes frappé. C'est moins un livre qui s'offre à vos regards que l'âme même de l'écrivain devenue en quelque sorte

transparente. Au milieu des discussions les plus familières et des saillies les plus piquantes, vous le verrez se passionner pour l'héroïsme et pour la vertu. Jamais il n'affecte le ton grave et solennel de l'orateur; mais il se livre quelquefois aux mouvemens d'une éloquence vive et toujours naturelle. L'indignation que le spectacle de l'injustice et du crime excite dans son âme est souvent exprimée par une froide ironie supérieure à tout l'artifice des développemens oratoires. Veut-il faire sentir l'influence déplorable que les discordes civiles exercent sur la morale des peuples; il dédaigne ce faste d'énumérations qu'un rhéteur eût été si heureux d'employer; mais il s'écrie: « Il fait bon naître en un siècle fort dépravé; car, par comparaison d'autrui, vous êtes estimé vertueux à bon marché; qui n'est que parricide en nos jours et sacrilége, il est homme de bien et d'honneur! » Heureux celui qui ne serait point frappé de l'énergie et de la profondeur de ces pensées! on pourrait supposer qu'il n'a jamais entendu la voix du crime, et la logique des factions.

Si Montaigne, indigné de la barbarie de son siècle, retrouve quelquefois la mordante hyperbole de Juvénal, il revient bientôt à cet enjouement philosophique dont la muse d'Horace nous a laissé les plus parfaits modèles. Cette souplesse de style, cette variété de tons répand sur la lecture des Essais un charme toujours nouveau. Tantôt Montaigne serre sa pensée, comme Sénèque, pour lui donner plus de force; tantôt il l'étend, la développe comme Plutarque, et l'environne de preuves qui commandent la conviction. Chez lui, l'alliance d'une imagination poétique avec une raison ferme et sévère donne de la grâce aux plus simples détails, et produit souvent de grandes images, des mouvemens dramatiques et des tableaux pleins de vie et d'intérêt. Malgré la rapidité de ses conceptions, il sait ménager des contrastes, et rapprocher heureusement les objets afin de les éclairer les uns par les autres. Il aimait à considérer la nature humaine sous un point de vue général, et dans ses principes les plus essentiels. S'il s'occupe des individus, deux ou trois coups de pinceau lui suffisent pour

détacher une figure de la foule, et la placer sous vos yeux. Ainsi lorsqu'il veut prouver que dans le monde, « la gravité, la robe, et les richesses donnent souvent crédit à des propos vains et ineptes, » il met en scène un personnage considérable par son rang et par ses emplois; d'une grande fortune, et d'un mérite très-mince. « Il n'est pas à présumer, dit-il, qu'un monsieur si suivi, si redouté, n'aie au dedans qu'une suffisance autre que populaire; et qu'un homme à qui on donne tant de commissions et de charges, si dédaigneux et si morguant, ne soit plus habile que cet autre qui le salue de si loin, et que personne n'emploie. » Voilà, si je ne me trompe, le genre de La Bruyère. N'y reconnaissez-vous pas le talent de voiler le trait satirique d'une apparence de naïveté pour le rendre plus vif et plus piquant? Ce ne sont point des travers passagers que Montaigne livre au ridicule; ils tiennent à l'essence même des sociétés, et méritent par là le regard du moraliste. Il s'est écoulé plus de deux siècles depuis l'apparition des Essais; et cependant, qui de nous dans le cours de sa vie

n'a pas rencontré ce monsieur dédaigneux, morguant et inepte?

Peu d'écrivains ont manié l'arme du ridicule avec plus de succès que Montaigne. « En général, ce ne sont pas nos folies qui le font rire, ce sont nos sapiences. » Cependant il honorait le vrai savoir comme une des plus nobles conquêtes de l'esprit humain ; mais il aurait voulu qu'il servît à rendre les hommes « non plus doctes, mais plus habiles ; » il ne s'enquérait pas qui était le plus savant mais le mieux savant ; et pensait même, « que toute science est dommageable à celui qui n'a la science de bonté. » Ses réflexions sur ce point se trouvent concentrées dans une maxime remarquable par sa justesse et sa précision. « En certaines mains la science est un sceptre, en d'autres une marotte. » Ces vérités générales qui forment le code de la sagesse ne peuvent être saisies que par l'esprit philosophique; mais il faut que l'imagination les anime et les mette à la portée de tous les hommes. Ces deux qualités se réunissent dans Mon-

taigne; et l'exercice de son jugement ne ralentit jamais l'essor de son imagination. Qu'on ne croie pas cependant que le talent de peindre la pensée, et de revêtir la vérité des formes de l'éloquence, soit seulement le fruit d'un heureux instinct; il suppose un discernement exquis, un goût sûr dont le germe, présent de la nature, ne peut être développé que par l'étude et la méditation. Montaigne avait formé son goût sur celui des anciens. Les philosophes, les orateurs, les historiens, les poëtes passaient tour à tour sous ses yeux: nul trait frappant, nulle vérité ne lui échappait; mais il les confiait à son jugement plutôt qu'à sa mémoire; elles recevaient les couleurs de son imagination, et s'assimilaient à ses propres pensées. Ses citations mêmes, seul tribut qu'il ait payé aux habitudes scolastiques de son siècle, se combinent avec ses idées, et en font naître de nouvelles. Lorsqu'il juge les anciens, non d'après l'idolâtrie des commentateurs, mais d'après ce sentiment éclairé des beautés et des défauts qui constitue le goût; lorsqu'il reproche aux poëtes dramatiques de son temps

de manquer à la première des règles, à l'unité d'intérêt; et qu'il les renvoie à l'école du bon Térence, « les grâces et la mignardise du langage latin; » je ne doute plus qu'il n'eût médité sur les principes des arts d'imagination, et j'admire à la fois dans son livre les vues du philosophe et la sagacité du littérateur. Sans doute Montaigne se trompe quelquefois; mais il ne cherche jamais à tromper ses lecteurs. Nul sophisme, nulle subtilité réfléchie ne déguise ses vrais sentimens. Son livre n'est que la narration fidèle des impressions que la scène mobile du monde et l'étude du cœur humain font tour à tour sur son esprit. Il raconte ses pensées comme l'historien impartial expose une série de faits. Il se laisse aller aux sentimens qu'il éprouve, aux idées qui le frappent; et s'abandonne sans réserve à l'affection du moment. Cette disposition habituelle de l'écrivain vous révèle le secret des beautés originales que nous admirons dans ses écrits, et des imperfections qu'on peut y découvrir. De là vient non-seulement cette gaîté franche et communicative, cette heureuse soudaineté de

pensée et d'expression, cette verve étonnante qui toujours s'épanche sans jamais s'épuiser; mais aussi ces écarts fréquens et inattendus, ces modifications de la même idée qui ne se présente pas toujours à son esprit sous le même aspect. A mesure qu'il avançait vers le terme de la vie, sa morale devenait moins sévère; les faiblesses de l'humanité lui inspiraient plus d'indulgence; et ses principes, toujours essentiellement les mêmes, subissaient quelque changement dans la forme et dans l'application. S'il n'a point d'opinion arrêtée sur certains sujets métaphysiques dont l'utilité est douteuse, et qui lui paraissaient placés hors du domaine de la raison; on reconnaîtra du moins qu'il ne s'est jamais écarté des vérités éternelles de la morale, et que sa philosophie renferme tout ce qui peut assurer le repos des hommes et contribuer à leur bonheur.

Quelques sages de la Grèce, considérant l'homme d'une manière absolue, lui proposaient pour modèle un être également abstrait dans lequel ils se

plaisaient à réunir toutes les vertus au plus haut degré. Cette grande idée a produit, sur quelques individus, des effets qui tiennent du prodige; mais les prodiges ne peuvent être offerts comme modèles. La morale stoïcienne se trouvait hors de la portée du commun des hommes, et ses admirateurs mêmes n'osaient espérer d'y atteindre. On confondait avec elle cette autre morale populaire qui établit entre les hommes des rapports intimes, coordonne leurs affections avec leurs devoirs, et embrasse tout le détail des mœurs. Telle était la morale que les disciples de Socrate recueillaient dans ses entretiens sublimes, et qu'enseignait cet autre philosophe trop long-temps méconnu, qui ne sépara jamais la volupté de la tempérance et le bonheur de la sagesse. Montaigne adopta les principes de ces deux sages, parce qu'il les trouva fondés sur la nature. Le but de sa morale est de régler les passions et non de les anéantir; il veut que l'homme soit essentiellement homme; et, sans s'égarer dans de vaines abstractions, il attache le bonheur à l'exercice modéré de nos

facultés naturelles, au témoignage d'une conscience pure, et à la pratique des vertus publiques et privées. Comme Socrate, il élève sa pensée vers la divinité, source inépuisable de vie, éternel type de perfection. Frappé d'un sentiment religieux, à l'aspect de cet ordre et de ces lois immuables qui régissent les mondes semés dans l'espace, il s'adresse aux hommes, et leur dit : « La divinité » est connue par ses ouvrages visibles; Dieu a » laissé en ces hauts ouvrages le caractère de sa » toute-puissance. Ce monde est un temple très-» saint où vous êtes introduits pour contempler » des statues, non ouvrées de mortelle main; mais » celles que la divine pensée a fait sensibles, le » soleil, les étoiles, les eaux et la terre, qui nous re-» présentent les intelligibles. Cette volonté unique » et suprême est le principe de toutes choses; » c'est elle qui, mettant les passions dans votre » cœur, vous a donné la raison pour contre-poids » et pour régulateur. Que faut-il pour être heu-» reux ? se rapprocher de la nature, vivre en paix » avec soi-même et avec les autres. Sachez de

» plus, que la vraie vertu est la mère nourrice des
» plaisirs humains; en les rendant justes, elle les
» rend sûrs et purs : elle aime la vie; elle aime la
» beauté, la gloire, la santé; mais son office
» propre et particulier, c'est de savoir user de ces
» biens-là modérément, et de les savoir perdre
» avec constance. Elle n'est pas, comme dit
» l'école, plantée à la tête d'un mont coupé, ra-
» boteux, inaccessible; ceux qui l'ont approchée
» savent, au contraire, qu'elle est logée dans une
» belle plaine fertile et fleurissante, d'où elle voit
» bien sous soi toutes choses; mais celui qui en
» sait l'adresse y peut arriver par des routes om-
» brageuses, gazonnées, semées de fleurs, et
» d'une pente facile et polie comme celle des
» voûtes célestes. »

C'est à ces premiers principes de toute bonne morale que Montaigne s'efforce de rappeler les hommes. Les diverses conditions de la vie humaine se présentent successivement à son esprit; et partout il voit avec douleur que l'homme « se

» fuit et s'évite sans cesse. Nous ne sommes jamais » chez nous, nous sommes toujours au-delà. Le » glorieux chef-d'œuvre de l'homme, c'est vivre » pour lui et à propos. Avez-vous su composer vos » mœurs, vous avez plus fait que celui qui a com- » posé des livres; avez-vous su prendre du repos, » vous êtes plus sage que l'ambitieux accablé » d'honneurs et d'ennui. » Ces pensées conduisent Montaigne à une autre vérité dans laquelle il trouve la règle de nos actions et la source de nos devoirs. Il pense qu'il suffit au sage « de retirer au dedans son âme de la presse; » et qu'au dehors il est tenu de respecter les coutumes généralement adoptées, et d'obéir aux lois protectrices des sociétés. Témoin des calamités inséparables de l'anarchie, il cherche ainsi les moyens de prévenir ces crises politiques dont l'influence terrible s'étend quelquefois sur plusieurs générations; et ne s'affaiblit, comme le mouvement d'une mer irritée, qu'après une longue et sourde agitation qui rappelle encore l'image des tempêtes et le souvenir des naufrages.

Montaigne ne confondait point les abus dont l'existence amène par degrés les secousses funestes aux états, avec leurs lois fondamentales auxquelles il est difficile de toucher impunément. Il savait que la réforme des abus est souvent l'unique moyen de prévenir le choc des intérêts, et le soulèvement des factions. C'est en homme supérieur qu'il traite de toutes les matières relatives à l'ordre social. Il a combattu le premier une foule de préjugés nuisibles, de coutumes barbares dont nous sommes heureusement délivrés. Il s'élève contre l'imperfection des lois criminelles de son temps; condamne la torture; demande raison aux magistrats de cette épreuve de patience plutôt que de vérité; reproche à ses contemporains de verser le sang des hommes avec trop d'indifférence; et prépare ainsi la voie aux éloquentes réclamations des Montesquieu et des Beccaria. S'il considère les calamités produites par les disputes de mots, il prononce, « que la plupart de nos troubles sont grammairiens. » S'il jette un regard sur l'organisation des sociétés modernes, il s'étonne « qu'il y ait doubles

lois ; celles de l'honneur, et celles de l'équité ; que certains hommes aient la parole, d'autres l'action ; les uns la raison, les autres la force ; ceux-là le savoir, ceux-ci la vertu. » Combien des contradictions si bizarres devaient affliger le philosophe admirateur de ces temps héroïques, où les citoyens institués pour la patrie passaient de la tribune au Champ de Mars, et du Prétoire volaient aux combats ; où les vertus et les talens siégeaient réunis sur le char de triomphe qui, dans le même homme, offrait à la vénération publique l'interprète de la justice, l'appui de l'innocence, le ministre de la religion, et le héros vainqueur des rois.

Si Montaigne revient souvent sur ces hautes considérations politiques trop négligées par les moralistes de profession, c'est qu'il se place par la pensée au centre même de l'ordre social, et aperçoit les rapports qu'ont entre elles les diverses parties qui viennent s'y réunir. Il a voulu non-seulement connaître l'homme de la nature, mais encore l'homme envisagé comme membre d'une grande

famille, agissant sur ses semblables par ses opinions et ses mœurs, et recevant à son tour l'action de tout ce qui l'environne. Il sonde toutes les plaies de l'humanité. C'est dans l'orgueil insensé des hommes, c'est dans les prestiges de leur imagination qu'il découvre les sources principales de leurs misères. Lisez ce qu'il a écrit sur la vanité « de cette fragile et calamiteuse créature qui ne sait rien que pleurer sans apprentissage. » Méditez surtout ses pensées sur la mort! Il emploie toutes les ressources de la parole, toute l'autorité du génie pour affranchir notre imagination des terreurs qui l'assiégent « dans ce jour solennel, juge des autres jours. » Il accuse notre faiblesse, il accuse nos institutions qui entourent la mort d'un appareil plus lugubre que la mort même. Tantôt il parle au nom de la raison, tantôt il fait parler la nature; il veut même que la mort puisse être voluptueuse, et croit que Socrate et Caton, sur le point de quitter la vie, ont dû rendre grâces aux dieux d'avoir mis leur vertu à une si belle épreuve. Ailleurs, il nous invite à détourner nos regards de

ces personnages « dont les âmes sont eslancées hors de notre sphère, » pour les fixer sur l'homme rustique soutenu par le seul instinct de la nature, recevant la mort comme une condition de l'existence, sans frayeur et sans murmure, « avec plus de philosophie et de meilleure grâce qu'Aristote. » C'est ainsi que Montaigne appelle les faits à l'appui de ses opinions, et qu'il nous conduit à la sagesse par les routes de l'expérience et de la vérité. Ce qui m'étonne surtout en lui, c'est cette hauteur de vue qui plane sur toutes les erreurs et les folies des hommes ; c'est cette vertueuse audace d'un génie libre et sage, qui, dans un siècle agité par l'intolérance et le fanatisme, ne s'écarta jamais des vrais principes de la morale et des lois sacrées de l'humanité.

Il respire partout dans son livre, ce noble sentiment d'humanité, premier bienfait de la philosophie ; mais il ne se montre nulle part plus énergique et plus éloquent que lorsque Montaigne, dans sa revue générale des hommes et des choses, porte

ses regards sur le Nouveau-Monde, et n'aperçoit de tous côtés que des bourreaux et des victimes. A l'aspect des scènes de rapine et de violence qui désolaient ces malheureuses contrées, il frémit, il s'indigne, il condamne cet esprit insatiable de cupidité qui déshonore le commerce et l'a rendu trop souvent le fléau de l'humanité. Il gémit sur le sort de ces peuples inexpérimentés dont l'avare et cruel Espagnol dévorait le sang et les trésors. Il aurait voulu qu'une si importante conquête fût tombée « en des mains qui eussent doucement poli ce qu'on pouvait y trouver de sauvage, et développé les bonnes semences que la nature y avait produites. » Vœux impuissans! la hache européenne n'a cessé de poursuivre l'homme des forêts; et bientôt il ne restera de ces nations proscrites que les souvenirs conservés par leurs oppresseurs.

L'humanité, la modération, la justice, voilà donc le fondement sur lequel repose toute la philosophie de Montaigne; « philosophie pratique et non ostentatrice et parlière »; car il ne veut point

qu'on fasse une science de la morale, un art de la sagesse; et qu'il soit nécessaire d'apprendre en forme de syllogisme ce qui tient à l'essence même de la nature humaine. Il désire que la sagesse règne dans les mœurs; qu'elle se change en habitude, et soit plutôt en sentimens ou même en sensations qu'en paroles. Il conseille d'enseigner la sagesse aux enfans comme on leur enseigne à se servir de leurs facultés physiques; d'en teindre leur âme et non de l'en arroser; de leur apprendre à être plutôt qu'à paraître. Tout ce que la raison perfectionnée peut conseiller de plus utile pour former des hommes et des citoyens; tout ce que l'expérience nous a révélé sur ce sujet important, vous le trouvez dans Montaigne. Il ne fut point écouté de ses contemporains; il les avait devancés de trop loin pour qu'ils pussent l'entendre: mais il parlait pour tous les âges; le jour devait arriver où il serait compris, et quelques-unes des productions philosophiques les plus estimées du dernier siècle ne sont que le commentaire de ses pensées.

C'est en effet dans ce siècle, époque de goût et de justice littéraire, que le mérite de Montaigne a été généralement reconnu. Les vérités qu'il avait déposées dans son livre furent recueillies par des écrivains du premier ordre, et reparurent avec de nouveaux développemens et une force nouvelle. Tous les genres de littérature s'enrichirent de ce précieux héritage, et, jusques dans la poésie, vous retrouvez l'influence de ce génie vigoureux et indépendant. Toutefois, j'ose le dire avec assurance, c'est à nous qu'il appartient d'apprécier Montaigne et de le mettre à son rang; une terrible expérience nous a donné des lumières qui manquaient à nos devanciers; nous avons vu l'homme aux prises avec toutes les passions; nous avons vu cet être *léger, ondoyant et divers bâtir aussi bien sur le vuide que sur le plein, et de l'inanité que de matière*, et nous pouvons assurer que nul ne l'a mieux connu et ne l'a peint avec des couleurs plus vraies que le philosophe du seizième siècle; nous avons vu comme lui *qu'il ne se peut imaginer un pire état de choses qu'où la méchanceté*

vient à être légitime et prendre avec le congé du magistrat le manteau de la vertu. Voilà de ces traits dont jusqu'à nous on n'a pu sentir toute la vérité. Plus on fera de progrès dans la science de l'homme, plus les philosophes seront étonnés de la supériorité de Montaigne; et l'on sera forcé d'avouer que ses Essais sont le livre des sages et de ceux qui veulent le devenir.

Est-ce là, dira-t-on, ce penseur téméraire que tant de voix ont accusé de pyrrhonisme? quel fut donc le scepticisme de Montaigne? Faut-il vous le dire! Il pensait que l'autorité de la coutume n'est pas toujours celle de la raison; « et que les choses inconnues sont le vrai champ de l'imposture; » il attaquait le dieu même de la science scolastique, « cet Aristote dont la doctrine servait alors de loi magistrale, quoiqu'à l'aventure elle fût aussi fausse qu'une autre. » Doué d'une imagination sage et vigoureuse, il dévoilait les erreurs de cette autre imagination qui trouble le repos des hommes, et remplit le monde de cré-

dulités et de vaines terreurs ; enfin il donnait à la morale l'autorité de la raison, à une époque où la raison était muette et la morale sans pouvoir. C'est ainsi que Montaigne était sceptique. Il employait le doute comme le seul instrument dont la philosophie pût se servir pour séparer la vérité du mensonge. Il porta dans les sciences morales le même esprit, que Bacon, le plus illustre de ses contemporains, introduisit dans les sciences physiques. En soumettant les anciennes erreurs à l'examen de la raison, ils ont contribué l'un et l'autre à répandre en Europe cet amour du vrai, ce besoin de connaissances positives qui dirigent vers un but noble et utile les forces réunies de l'esprit humain. L'union de la philosophie avec les sciences et la morale, fut l'ouvrage de ces deux hommes qui, négligés de leurs contemporains, n'ont été jugés avec équité que plus d'un siècle après leur mort ; et, par une étonnante conformité dans leur destinée, la gloire de Montaigne a trouvé ses premiers défenseurs dans la patrie de Bacon ; et la renommée de celui-ci n'est arrivée à toute sa hau-

teur qu'après avoir été appuyée du suffrage des philosophes français.

Depuis deux siècles des hommes d'un rare mérite ont écrit sur la morale avec force et avec génie. Pascal, écrivain sublime, ne s'arrête qu'en tremblant dans les régions supérieures de la pensée. Il refuse même le secours de la raison, semblable à un voyageur qui, se trouvant suspendu sur le bord d'un abîme, ferme les yeux devant les profondeurs dont la vue trouble ses sens et enchaîne son courage. Pascal n'échappe au désespoir qu'en se réfugiant dans le sein de la religion qui ne fit jamais une plus illustre conquête. Là même il ne peut se rassurer qu'en s'attachant aux doctrines ascétiques dans leur plus rigoureuse abstraction; et revient ainsi par une route détournée à la brillante chimère du stoïcisme *. Philosophe au milieu des

* Lisez les Pensées de Pascal, *Chap. I, contre l'indifférence des Athées*. Lisez aussi sa Vie, par madame Périer. En voyant les efforts incroyables que fit Pascal pour arri-

cours, observateur au sein des plaisirs, la Rochefoucault a voulu rapporter toutes les actions humaines à un seul principe, sans s'apercevoir ou sans avouer que ce principe toujours le même en apparence se modifie au fond par les passions mêmes qu'il met en mouvement, et devient noble ou vil suivant les effets qu'il produit. La Bruyère traduisit Théophraste; mais ce fut de Montaigne qu'il emprunta l'idée piquante de mettre en action les ridicules et les folies humaines. Il n'envisagea dans la morale que son influence sur la vie extérieure des hommes; mais il traita cette partie en maître; et il serait peut-être hors de tout parallèle s'il eût été aussi profond dans les vues générales qu'habile à manier sa langue, et supérieur dans les détails. Rousseau est celui de nos écrivains qui pour le fond des choses se rapproche le plus de

---

ver à cet état d'impassibilité qu'il regardait comme un état de perfection, on ne peut s'empêcher de plaindre son erreur, et de gémir sur la faiblesse humaine et sur le sort d'un si beau génie.

Montaigne; et cependant quelle différence de l'un à l'autre! Il est vrai que leur morale est fondée sur la même base; sur la nature de l'homme, et sur les rapports qui l'unissent à ses semblables. Il est encore vrai qu'ils ont exercé tous les deux une grande autorité sur les esprits; mais l'effet dans Rousseau tient plus au sentiment, et dans Montaigne à la pensée; aussi l'un a-t-il excité plus d'enthousiasme et l'autre plus d'estime. Montaigne remonte aux principes avec plus de sagacité; l'autre excelle dans l'art de développer ces mêmes principes, et d'en faire sortir toutes les vérités qu'ils renferment. La philosophie du premier est plus ferme, plus inaccessible aux préjugés; celle du second plus séduisante, lors même qu'elle penche vers l'erreur. Leur imagination fut également forte et brillante; mais cette faculté domine dans Rousseau, tandis que dans Montaigne elle est toujours docile et soumise à la raison. Ce dernier laisse des traces lumineuses sur tous les sentiers qu'il parcourt; comme les anciens, il porte en lui-même cette lumière philosophique qui se réfléchit

si vivement dans ses écrits. Rousseau semble produire la lumière qu'il emprunte ; cependant elle l'abandonne quelquefois ; alors il s'égare et se perd dans l'exagération. On admirera toujours dans ses ouvrages la perfection du style, le talent de fortifier la raison par l'éloquence ; on y cherchera ces traits passionnés, ce langage du cœur où tous ses mystères sont révélés. Mais on lira Montaigne pour s'instruire ; pour exercer sa pensée au travail de la méditation ; pour apprendre à supporter avec courage les revers de la fortune et les accidens de la vie. Considérés comme peintres du cœur humain, Rousseau a représenté la passion de l'amour avec une force et une chaleur inconnues aux anciens ; Montaigne a peint l'amitié avec les traits simples, touchans et sublimes de l'éloquence antique. La manière dont ils ont parlé d'eux-mêmes explique la différence de leur caractère et de leurs vues. En lisant les aveux de l'un, vous êtes toujours occupé de l'auteur ; l'autre en se dévoilant à vos yeux vous ramène toujours à vous-même. Vous écoutez Rousseau avec l'intérêt

qu'inspirent le malheur et le génie ; mais vous êtes le confident intime et l'ami de Montaigne. Ces deux grands moralistes ont acquis des droits incontestables à la reconnaissance des hommes ; toutefois puisque l'un n'a pas été, comme l'autre, privé de modèles dans sa langue et supérieur à son siècle, je pencherais à croire que si le premier est plus parfait comme écrivain, le second est plus estimable comme philosophe ; et je concevrais plus aisément Montaigne à la place de Rousseau que celui-ci à la place de Montaigne *.

Plus heureux que Rousseau, parce qu'il dépendait moins de l'opinion des autres, et qu'il conserva toujours plus d'empire sur lui-même, Montaigne ne fut exposé ni aux attaques de la haine ouvertement déclarée, ni à ces délations ténébreuses, arme éternelle de la bassesse et de l'hypocrisie. Mais après sa mort il a eu la gloire,

* On reconnaîtra dans cette dernière phrase une tournure imitée de Montaigne.

comme tant d'autres philosophes, d'avoir pour ennemis tous les hommes attachés à l'erreur par ignorance, par intérêt ou par orgueil. Si dans sa retraite, lorsqu'il cherchait à éclairer son siècle, la calomnie eût élevé sa voix contre lui; sans doute il aurait répondu comme Socrate son maître et son modèle : « qu'on examine ma vie entière, voilà mon apologie! » C'est aussi la seule réponse que nous ferons à ses ennemis. Voyons donc si la conduite de l'homme a démenti les principes du moraliste. Tout ce qui peut servir à le faire connaître, se trouve renfermé dans le seul livre qui, suivant ses propres expressions, « soit consubstantiel à son auteur. » S'il est difficile de le peindre, il est aisé de le montrer.

Les premiers mouvemens du cœur, les premiers essais de l'intelligence laissent dans l'âme une impression ineffaçable; et le seul moyen de former des hommes vertueux serait peut-être de ne leur préparer dès l'enfance que des souvenirs purs en ne leur offrant que des exemples de vertu. L'édu-

cation de Montaigne confirme cette idée. Sa raison naissante fut soustraite à l'influence des préjugés qui régnaient autour de lui. Son père le sépara, pour ainsi dire, de sa nation et de son siècle, et le rendit contemporain des héros et des sages de l'antiquité. Rome libre et vertueuse devint sa patrie; la langue de Virgile et de Cicéron lui fournit les signes de ses premières idées; et ce fut ainsi qu'il contracta l'habitude de penser avec justesse, de s'exprimer avec énergie, et d'agir avec rectitude. On était peut-être loin de prévoir tous les effets qu'un tel plan d'éducation devait produire. Montaigne entra dans le monde comme dans un pays étranger dont il fut obligé d'étudier la langue, les habitudes et les mœurs. On essaya de l'y fixer; mais il reconnut bientôt que nulle place ne convenait à son caractère formé pour l'indépendance. Il ne se jeta point dans la solitude; mais il se fit une retraite intérieure où il pouvait en quelque sorte retirer son âme au milieu des plaisirs du monde, et même de l'agitation des cours. Des passions vives troublèrent son repos; l'amour, « ce mal qui peut-

être est un bien *, » lui fit souffrir, dit-il, « toutes les rages que les poëtes disent advenir à ceux qui s'y laissent aller sans ordre et sans mesure. » Mais il avait une âme trop forte pour céder lâchement à la tyrannie des passions. Il ne chercha point, il est vrai, à étouffer cette flamme céleste qui donne tant d'empire à la beauté, et tant de charme aux heures les plus douces de la vie : elle échauffa son cœur sans éblouir sa raison. Ce fut toujours pour lui un commerce plein d'attraits que celui des belles et honnêtes femmes; mais il savait que c'est un commerce, « où il faut se tenir un peu sur ses gardes. Au demeurant il faisait grand compte de l'esprit, pourvu que le corps n'en fût pas à dire; car, à répondre en conscience, si l'une ou l'autre des deux beautés devait nécessairement y faillir, il eût choisi de quitter plutôt la spirituelle. » Ces pensées plus vraies que sentimentales offenseront peut-être la délicatesse de notre siècle; mais, dans la vie comme dans les écrits de Mon-

* La Fontaine.

taigne, on trouve l'histoire et non le roman du cœur humain.

Si les discours familiers de Socrate nous étaient parvenus tels que ses disciples ont dû les entendre, lorsqu'il fécondait par la puissance de sa raison les germes intellectuels qui restent inactifs au fond des âmes ; nous y trouverions sans doute une analogie frappante avec les Essais, qui sont aussi des conversations d'un ordre supérieur. C'est d'après cet ouvrage qu'on peut juger quel charme et quel intérêt devait offrir le commerce intime de ce vrai philosophe, lorsque « se mettant au dehors et en évidence », il se livrait tout entier à l'amitié. L'orgueil, qui tend à isoler les hommes, et cette espèce de réserve dédaigneuse qui sert trop souvent de voile à la médiocrité n'étaient point à son usage. Mais dans les conférences même les plus sérieuses qu'il nommait « l'exercice des âmes », il désirait que le plaisir se joignît à l'instruction. Son esprit vif, éclairé, « prime-sautier, » se tournait sans effort vers la vérité, comme certaines

plantes se tournent vers le soleil. Il n'oubliait jamais la dignité qui convient à l'homme que ses lumières et ses talens séparent du vulgaire ; et il trouvait « que de servir de spectacle aux grands, et faire à l'envi parade de son esprit et de son caquet, c'est un métier très-messéant à un homme d'honneur. » Le vrai moyen de connaître son caractère est d'examiner la conduite qu'il a tenue dans les circonstances difficiles où il fut placé. On le verra toujours sensible, élevé, généreux. Il avait jugé la gloire ; et, s'il la désire, c'est pour associer à son immortalité le meilleur des pères et le plus vertueux des amis. Si contre son inclination particulière, il obéit à la coutume, et qu'on lui choisisse une femme, il regarde l'accomplissement des devoirs domestiques comme le but principal de la vie. S'il est employé comme médiateur entre les chefs des partis contraires, il ne connaît d'autre politique que la bonne foi. « Il marche partout la tête haute, le visage et le cœur ouvert. » Tandis que le crime triomphe, et que les lois se taisent, il ne cherche d'autre garantie pour sa sûreté personnelle que sa confiance

même et le noble abandon de la vertu. Appelé deux fois, par les suffrages libres de ses concitoyens, à la première magistrature d'une ville illustrée depuis long-temps par des hommes de mérite dans tous les genres, il remplit avec courage et avec honneur des fonctions que les circonstances rendaient si pénibles. Il calma l'agitation des esprits, sut maintenir la tranquillité publique, et rentra dans la vie privée avec des souvenirs exempts de remords. Ses plus ardens ennemis n'ont osé démentir le témoignage qu'il s'est rendu à lui-même après une épreuve aussi décisive. « Ce n'est pas un léger plaisir, s'écrie-t-» il, de se sentir préservé de la contagion d'un » siècle gâté, et de dire en soi : qui me verrait jus-» ques dans l'âme, encore ne me trouverait-il cou-» pable ni de l'affliction et ruine de personne, ni » de vengeance ou d'envie, ni d'offense publique » des lois, ni de faute à ma parole. Ces témoi-» gnages de la conscience plaisent, et nous est » grand bénéfice que cette esjouissance naturelle, » seul paiement qui jamais ne nous manque. » Je le demande avec confiance; n'est-ce pas là l'effu-

sion d'une âme pure ; n'y reconnaissez-vous pas l'accent modeste de la vérité ? Cette franchise n'est plus dans nos mœurs. On parle rarement de son propre mérite, et plus rarement encore du mérite des autres, à moins d'un intérêt bien positif ; mais cette réserve, qui maintient la paix entre toutes les prétentions, n'est peut-être qu'un rafinement de l'amour-propre, et que le voile transparent de l'orgueil.

Ce ne fut donc qu'après avoir payé sa dette de citoyen que Montaigne chercha la solitude et le repos. Dans sa retraite ouverte à tous les partis, et, comme il s'exprime lui-même, « vierge de sang », il s'offre à mon imagination, tel qu'un homme placé sur une tour élevée, qui contemple l'Océan battu de la tempête, présente des feux salutaires aux navigateurs errans dans les ténèbres, et plaint le sort des malheureux qu'il ne peut secourir, et que les vagues soulevées brisent sur les écueils. On ne saurait trop admirer cette philantropie naturelle qui me paraît le trait le plus frappant de son ca-

ractère et de ses écrits. Ah! sans doute, cette pieuse humanité a son origine dans le cœur; mais elle s'accroît et devient plus active par la culture des lettres et de la philosophie. Oui, l'étude bien dirigée adoucit les mœurs, modère les passions et nous familiarise avec tous les sentimens vertueux. C'est à l'étude que Montaigne avait recours pour charmer sa solitude et consoler sa vieillesse. « Les livres étaient la meilleure munition qu'il eût trouvée en cet humain voyage. » C'est dans ce commerce intime avec les grands hommes de l'antiquité qu'il reposait son âme fatiguée du spectacle des malheurs publics, apprenait à soutenir le poids de la mauvaise fortune; et se donnait à lui-même « rendez-vous à sa dernière heure pour juger ses opinions et sa vie entière. » J'aime à me le représenter tel qu'il se peint lui-même « feuilletant à cette heure un livre, à cette heure un autre; sans ordre et sans dessein, à pièces décousues; tantôt rêvant, tantôt enrégistrant ses songes. » Je cite ses propres paroles; elles rappellent à l'esprit ces songes que

les anciens respectaient comme les révélations d'une intelligence supérieure.

On reproche à Montaigne de revenir trop souvent sur lui-même, et l'on oublie « qu'il s'était fait la matière de son livre. » Pour moi, je voudrais qu'il eût écrit l'histoire de sa vie comme celle de ses pensées. Avec quel intérêt ne le suivrions-nous pas dans une cour élégante et corrompue, dévote et licencieuse, où régnait cette Médicis qui confondit l'intrigue avec la politique, et la cruauté avec la force! Que ne puis-je retrouver les détails de ses entrevues avec ce duc de Guise, personnage d'une stature héroïque, à qui peut-être il n'a manqué qu'une volonté plus ferme pour fonder une dynastie royale; avec cet immortel Henri, auquel rien ne manqua pour faire le bonheur de son peuple! J'aimerais à savoir en quelles circonstances les vapeurs de l'ambition ont pu fermenter dans une tête aussi forte que celle de Montaigne; en quelle occasion il fut décoré de l'ordre du Prince, à une époque où il était encore honorable de le re-

cevoir. Combien je me plairais à le suivre lorsque, sorti pur du séjour de la corruption, il parcourt différentes contrées, « ôtant partout le masque des hommes et des choses. » Ses voyages, qu'une ardente curiosité a tirés de l'oubli, ne sont qu'un simple itinéraire. Toutefois, je retrouve Montaigne lorsqu'arrivé dans l'ancienne patrie des maîtres du monde, il reçoit le titre de citoyen romain qui n'avait plus rien d'illustre, mais qu'il préférait à tous les autres : tant le nom seul de Rome charmait son imagination remplie des grands souvenirs de l'antiquité! A peine a-t-il touché cette terre des héros, que son génie s'enflamme et que son cœur s'émeut. On le prendrait pour un voyageur long-temps éloigné de sa patrie, qui ne retrouverait à son retour, ni les amis qu'il y avait laissés, ni les chefs-d'œuvre des arts qui la décoraient; il erre parmi ces débris comme l'ombre de quelque vieux Romain, cherchant de tous côtés, et ce sénat arbitre des rois, où les talens firent une si longue alliance avec la vertu; et ce Forum où la parole exerçait une autorité sans limites; et ce

Capitole dominateur où tous les dieux de l'univers étaient convoqués par le génie de Rome. Tout avait disparu, jusqu'aux ruines de ces augustes monumens. Montaigne doute s'il voit le tombeau de l'antique souveraine des nations, et craint que sa sépulture même ne soit ensevelie. Il en contemple les moindres vestiges avec un enthousiasme mêlé de regrets. Ce fut avec peine qu'il abandonna cet ancien théâtre de l'héroïsme et de la gloire; et il s'arracha de Rome comme on s'exile de sa patrie.

Quelque temps après son retour en France, le fanatisme religieux, se ranimant avec une nouvelle fureur, ébranla l'état jusques dans ses fondemens. Deux cultes rivaux, aveugles dans leurs haines, cruels dans leurs vengeances, se disputaient les lambeaux ensanglantés de la monarchie; et les torches de la révolte allumées à Rome et à Madrid répandaient au loin l'incendie et la mort. Un autre fléau se joignit à celui des guerres civiles. La peste ravagea ce que le glaive avait épargné. Les champs

incultes se dépeuplèrent, et la famine vint mettre le comble aux malheurs publics *. Ce fut alors que la retraite du sage fut violée pour la première fois. Atteint d'une infirmité douloureuse, Montaigne erra quelque temps avec sa famille, n'ayant d'autre appui que la philosophie qui ne l'abandonna jamais, et ne sachant où trouver un asile contre tant de calamités réunies. Enfin la France respira de nouveau sous l'administration paternelle du meilleur des rois. Montaigne revit ses foyers, et ne songea plus qu'à jouir du repos; et de cette paix de l'âme, douce récompense de la vertu. Tout se réparait autour de lui; mais il avait fait une de ces pertes qui ne peuvent se réparer, et dont le souvenir, adouci par le temps, est encore un des charmes de l'existence. Il avait survécu à son ami; mais si la Boëtie ne vivait plus pour lui, il vivait

* Montaigne fait une peinture effrayante de ces temps malheureux. Il ne fut alors respecté par aucun parti. « Je fus, dit-il, pelaudé à toutes mains. J'étais Gibelin aux Guelfes, et Guelfe aux Gibelins. »

pour la Boëtie; et le soin de sauver de l'oubli la mémoire d'un ami si vivement regretté, était la plus douce occupation de ses loisirs. C'est à ce soin religieux que nous devons le beau chapitre de l'Amitié où Montaigne s'élève au-dessus de toute comparaison. Aussi méthodique que l'orateur romain, Montaigne l'emporte sur lui par la chaleur et la vérité des sentimens. Ses pensées, ses paroles même ont quelque chose de sacré. Ces mouvemens passionnés; ces retours fréquens sur lui-même et sur son ami; cet abandon d'une âme fortement émue; tout s'imprime dans le cœur, tout saisit l'imagination. Jamais l'éloquence du sentiment n'a produit tant d'effet; jamais le langage de l'amitié ne fut plus sublime. Heureux qui peut le comprendre; plus heureux qui peut l'inspirer!

L'amitié, telle que Montaigne et la Boëtie l'ont éprouvée, cette union intime de deux esprits éclairés, de deux âmes vertueuses étonne aujourd'hui notre faiblesse et notre stérile égoïsme. Ce fut au fond de leur cœur qu'ils retrouvèrent cette passion

héroïque que nous avons perdue, et dont l'antiquité nous a transmis quelques touchans souvenirs. Montaigne était digne de renouveler cette noble alliance du génie et de la vertu. Nul n'a rendu des services plus éminens à la raison humaine : envisagé comme moraliste, il a fondé la vraie philosophie en France ; considéré comme écrivain, il a contribué aux progrès de la langue ; ami de l'ordre et des lois, il fut sage sans affecter la sagesse, et passa au travers d'une génération barbare et fanatique sans participer à ses excès et à sa corruption. Enfin, après avoir élevé un monument utile aux hommes et glorieux pour sa mémoire, il vit arriver la mort avec la tranquillité d'un philosophe qui, pendant toute sa vie, avait appris à mourir. Fidèle à ses principes, il finit comme Socrate, « en se conformant *aux façons et formes reçues autour de lui* », et sa dernière pensée fut un dernier hommage à la religion de ses pères.

Après avoir rassemblé les traits principaux qui m'ont paru caractériser Montaigne, j'oserai dire

comme lui : « C'est ici un ouvrage de bonne foi. » Tel il s'est montré à mes regards; tel je l'ai représenté aux vôtres sans chercher à exagérer, par le faste des paroles, le mérite d'un homme ennemi de toute espèce d'exagération. Comment aurais-je pu outrager, par la flatterie, les mânes de ce philosophe qui, dans son livre, a condamné d'avance les flatteurs par ces expressions remarquables : « Je reviendrais volontiers de l'autre monde pour » démentir celui qui me présenterait sous une » autre forme que la mienne, fût-ce pour m'honorer. » Pourquoi ce vœu d'une âme élevée ne peut-il s'accomplir? Que n'est-il en mon pouvoir de ranimer sa cendre? Vous le verriez paraître rayonnant de gloire au milieu de vous; et, s'il m'était permis de lui adresser quelques mots, je lui dirais au nom de tous les amis de la vérité : « Jouis de » la reconnaissance des hommes de bien. Entends » la voix des siècles qui te place au premier rang » des écrivains philosophes! Comme ces anciens » génies dont tu fus l'admirateur et le rival, tu » as survécu à ta langue, et tes pensées sont de-

» venues la propriété commune des nations. La » lumière que tu répandais autour de toi est arri» vée jusqu'à nous; elle a éclairé plusieurs géné» rations, et brille encore d'un nouvel éclat. Sans » doute, le faible hommage que nous te rendons » aujourd'hui ne peut rien ajouter à ta renommée; » mais nous l'avons appris par ton exemple : il » est toujours utile de rappeler la mémoire des » hommes illustres par leurs talens et leurs vertus. » L'art de la parole s'épure et s'ennoblit en célé» brant les bienfaiteurs de l'humanité, et l'éloge » d'un sage est un triomphe pour la raison. »

FIN.

NOTES.

PAGES 1 et 2.

1. Sous *les règnes orageux des derniers Valois, d'illustres personnages déployèrent un caractère fier, de rares talens, et des vertus dignes des beaux jours de l'antiquité.* C'est une vérité dont il est aisé de se convaincre en parcourant l'histoire du seizième siècle. Les grands événemens qui avaient précédé cette époque, tels que l'invention de l'Imprimerie, la découverte du Nouveau Monde, les navigations audacieuses des Portugais, annoncèrent avec éclat le réveil de l'esprit humain. Les trônes de l'Europe étaient occupés par des hommes aussi élevés au-dessus de leurs sujets par le génie que par le pouvoir. « C'est, à Constantinople, un Sélim qui met sous la domination ottomane » la Syrie et l'Égypte, dont les mahométans mamelucs » avaient été en possession depuis le treizième siècle. C'est, » après lui, son fils, le grand Soliman, qui, le premier » des empereurs turcs, marche jusqu'à Vienne, et se fait » couronner roi de Perse dans Bagdad, prise par ses armes, » faisant trembler à la fois l'Europe et l'Asie.

» On voit en même temps, vers le nord, Gustave Vasa, » brisant dans la Suède le joug étranger, élu roi du pays » dont il est le libérateur.

» En Moscovie, les deux Basilides délivrent leur patrie » du joug des Tartares dont elle était tributaire; princes » à la vérité barbares, et chefs d'une nation plus barbare » encore; mais les vengeurs de leur pays méritent d'être » comptés parmi les grands princes.

» En Espagne, en Allemagne, en Italie, on voit Charles-» Quint, maître de tous ces états sous des titres différens, » soutenant le fardeau de l'Europe, toujours en action et » en négociation, heureux long-temps en politique et en » guerre, le seul empereur puissant depuis Charlemagne, » et le premier roi de toute l'Espagne depuis la conquête » des Maures; opposant des barrières à l'empire ottoman; » faisant des rois et une multitude de princes; et se dé-» pouillant enfin de toutes les couronnes dont il est char-» gé, pour aller mourir en solitaire, après avoir troublé » l'Europe.

» Son rival de gloire et de politique, François I[er]., roi » de France, moins heureux, mais plus brave et plus ai-

» mable, partage entre Charles-Quint et lui les vœux et
» l'estime des nations. Vaincu, et plein de gloire, il rend
» son royaume florissant, malgré ses malheurs; il trans-
» plante en France les beaux arts qui étaient en Italie au
» plus haut point de perfection.

» Le roi d'Angleterre, Henri VIII, trop cruel, trop
» capricieux pour être mis au rang des héros, a pourtant
» sa place entre ces rois, et par la révolution qu'il fit dans
» l'esprit de ses peuples, et par la balance que l'Angleterre
» apprit, sous lui, à tenir entre les souverains. Il prit pour
» devise un guerrier tendant son arc, avec ces mots: *Qui*
» *je défends est maître*. Devise que sa nation a rendue
» quelquefois véritable *.

---

* Dès le seizième siècle, le gouvernement britannique avait la prétention de tenir la balance de l'Europe; mais il n'était fort que par la faiblesse et les divisions des autres gouvernemens. Il n'avait dominé en France qu'à l'aide des grands vassaux de la couronne révoltés contre leur souverain légitime. Les journées de Créci, d'Azincourt, de Poitiers, dont les Anglais parlent encore aujourd'hui avec tant d'insolence et d'orgueil, ne se terminèrent en leur faveur que parce que des Français rebelles combattaient dans leurs rangs. Il a

» Le pape Léon x est célèbre par son esprit, par ses
» mœurs aimables, par les grands hommes dans les arts
» qui éternisent son siècle, et par le grand changement
» qui, sous lui, divisa l'église.

» Au commencement du même siècle, la religion et le
» prétexte d'épurer la loi reçue, ces deux grands instru-
» mens de l'ambition, font le même effet sur les bords de
» l'Afrique qu'en Allemagne, et chez les mahométans que
» chez les chrétiens. Un nouveau gouvernement, une race
» nouvelle de rois s'établissent dans le vaste empire de Ma-
» roc et de Fez, qui s'étend jusqu'aux déserts de la Nigritie.
» Ainsi l'Asie, l'Afrique et l'Europe éprouvent à la fois une
» révolution dans les mœurs et dans les religions.

---

toujours été dans le caractère de ce peuple de s'attribuer tous les succès, et de rejeter ses revers sur ses alliés. L'Angleterre ennemie naturelle de l'Europe, fonde sa prospérité sur la ruine générale, et s'est placée par sa politique incendiaire, par son avidité et son brigandage, hors de la loi commune des nations. Elle ne doit son pouvoir maritime qu'à l'imprévoyance des gouvernemens européens. L'heure de sa chute ne sonnera jamais assez tôt pour le bien de l'humanité.

» L'Ancien-Monde est ébranlé ; le Nouveau-Monde est
» découvert et conquis pour Charles-Quint. Le commerce
» s'établit entre les Indes orientales et l'Europe, par les
» vaisseaux et les armes du Portugal.

» La nature produit alors des hommes extraordinaires
» presqu'en tous les genres, surtout en Italie. »

Je n'ai pu résister à l'envie de mettre ce tableau frappant sous les yeux du lecteur. C'est Voltaire qui l'a tracé avec cette supériorité de vue qui caractérise le génie de l'histoire.

La fin du seizième siècle ne répondit pas à de si beaux commencemens. Le fanatisme égara tous les esprits, et inspira des crimes qui font frémir l'humanité. Cependant, au milieu de ces horreurs, on vit éclater des vertus et des traits de magnanimité dont l'histoire a gardé le souvenir.

Dans cette foule de grands hommes dont s'honore le seizième siècle, on distinguera toujours François Ier., Bayard et Henri IV, les derniers chevaliers français ; les deux Guises, dont l'ambition et le caractère furent également

élevés ; le chancelier de l'Hôpital, le premier de nos législateurs ; Sully, le modèle des ministres ; le président de Thou, historien véridique et magistrat irréprochable dans un temps d'anarchie ; Montaigne enfin, le premier de nos philosophes, et l'un de nos plus grands écrivains.

PAGE 14.

* *Chez lui, l'alliance d'une imagination poétique avec une raison ferme et sévère, donne de la grâce aux plus simples détails!* Les deux grands philosophes du seizième siècle, Montaigne et le chancelier Bacon, emploient tous deux un langage hardi et figuré qui blesse rarement le goût, et donne plus de force à la pensée ou au sentiment qu'ils expriment. Ils aiment à se servir de comparaisons ; et souvent dans une image ils trouvent un raisonnement. Il est aisé d'expliquer ce rapport de style par la différence même des langues dans lesquelles ils écrivaient. Bacon se servait de la langue latine, qu'il possédait à un degré éminent. Son génie était à l'aise dans cette langue abondante et nombreuse, qui ne se refuse à aucun détail, et se plie à tous les mouvemens de l'éloquence. Montaigne écrivait dans une langue pauvre et timide ; et pour rendre ses idées telles qu'il les concevait, il fut obligé de s'abandonner à

son imagination et de chercher partout des secours. Bacon avait trouvé un langage élevé comme sa pensée; Montaigne éleva le sien à la hauteur de son génie. L'habitude qu'il avait contractée d'exprimer ses pensées en latin, lui rendit cette tâche moins pénible. Il ne rejeta pas même le secours de l'inversion qui est si opposée à la marche régulière de la langue française. S'il eût eu moins de goût, son langage serait, en quelques endroits, inintelligible pour la plupart des lecteurs; mais, guidé par un instinct sûr, il s'arrête presque toujours à propos; il coupe fréquemment ses périodes; et d'ailleurs la lucidité de ses idées se répand sur ses expressions. Cette même habitude de la langue latine est, je pense, la cause de cette liberté, ou, si l'on veut, de cette licence de langage qu'on lui a reprochée avec tant d'amertume. Il ne faut pourtant pas s'imaginer qu'il ait voulu outrager les mœurs. Il se sert, comme Molière et comme nos anciens auteurs, de mots que notre délicatesse réprouve; mais il n'a point d'images licencieuses; il ne cherche point à émouvoir les passions, et se tient toujours du côté de la vertu. Il croyait, peut-être à tort, que les paroles sont indifférentes quand le cœur n'est point corrompu. On était moins sévère, à cet égard, du temps de Montaigne que dans le siècle où nous vivons. Les femmes, même les plus distinguées, se ser-

vaient alors de termes énergiques, que le bon ton et le bon goût ont justement proscrits. Nos mœurs sont-elles plus pures ? Elles en ont du moins l'apparence ; et cela même est un bien dont il faut nous contenter faute de mieux.

PAGE 18.

3 *Sans doute Montaigne se trompe quelquefois ; mais il ne cherche jamais à tromper ses lecteurs.* Dans le petit nombre d'erreurs qu'on peut reprocher à Montaigne, j'ai remarqué le jugement qu'il porte sur Cicéron. Il nomme bien son éloquence incomparable ; mais il croit « que, hors la science, il n'y avait pas beaucoup d'excellence en son âme. » Cet arrêt trop sévère n'a pas été confirmé par la postérité. Cicéron ne fut pas sans doute exempt de défauts, non plus que Montaigne lui-même et que tant d'illustres personnages dont le souvenir sera immortel. Mais avait-il une âme commune, cet orateur que l'or, les intrigues, la violence des factions ne purent ni corrompre, ni intimider ; qui déconcerta, par l'autorité de son langage et la fierté de ses regards, l'audace même de Catilina ; qui, sur ses vieux jours, abandonnant les doux loisirs de Tusculum, reparut avec son génie sur le théâtre

sanglant où les dépouilles du monde et de la liberté romaine étaient le prix offert aux triomphes de l'ambition; poursuivit de son courroux éloquent le plus implacable des triumvirs, et périt avec gloire victime de son amour pour la patrie? Comment Montaigne a-t-il pu se ranger parmi les détracteurs de Cicéron, lui qui, défendant contre la calomnie Plutarque et Sénèque, déclare: « que, loin de chercher des motifs pour rabaisser le mérite des grands hommes, il travaillerait volontiers à le rehausser! » C'est peut-être, dans ses jugemens, la seule erreur grave qu'il ait commise, et j'ai cru nécessaire de l'indiquer. Il est plus équitable envers l'empereur Julien, que, dans un siècle d'intolérance, il a osé venger des accusations mensongères et des injures atroces que des écrivains, même respectables, avaient attachées à sa mémoire et à son nom *avec un zèle qui n'est pas selon la charité.* Il ne dissimule point les défauts de ce prince qui eut le malheur de n'être point frappé des preuves alléguées de son temps en faveur du christianisme; mais je reconnais Montaigne, c'est-à-dire, l'ami de la vérité, lorsqu'il rend justice aux qualités éminentes de ce héros. « Il avait, dit-il, l'âme teinte des préceptes de la sagesse dont il fit la règle de ses actions. Il étonna le monde de ses vertus, et mourut comme Épaminondas. »

PAGE 19.

4. *A mesure qu'il avançait vers le terme de sa vie, sa morale devenait moins sévère.* « La vieillesse, dit Montaigne, apporte plus de rides en l'esprit qu'au visage. » Aussi cherchait-il à dérider son esprit; à chasser les sentimens d'égoïsme, les germes de mauvaise humeur, les craintes, les regrets, qui sont les rides de l'âme, et qui accompagnent communément la dernière saison de la vie. Plus il s'éloignait de la jeunesse, plus il devenait libre dans ses opinions, enjoué dans ses propos. Les deux premiers livres des Essais, composés dans un temps où il jouissait d'une santé ferme; où les incommodités et le malheur ne s'étaient point approchés de lui, sont d'une philosophie plus forte et plus sérieuse que ceux qu'il écrivit lorsqu'une maladie incurable le tourmentait fréquemment, et que la peste, et la guerre civile, plus terrible encore, le forçaient de fuir la retraite où il avait si longtemps trouvé le bonheur.

« Les ans m'entraînent s'ils veulent, mais à reculons », dit-il dans son langage original. Ainsi, détournant sa pensée des maux qui affligent la vieillesse et des inquiétudes qu'inspire l'avenir aux hommes affaiblis par l'âge,

il se livrait sans réserve à sa gaîté naturelle ; jouissait du présent, et rappelait à son souvenir tout ce qui, dans le passé, pouvait encore plaire à son esprit, ou flatter son imagination. Il aimait de préférence les plaisirs qui ne coûtent point de peine et ne laissent point de regrets. « Je courrais d'un bout du monde à l'autre, dit-il encore, chercher un bon an de tranquillité plaisante et enjouée, moi qui n'ai autre fin que vivre et me réjouir. La tranquillité sombre et stupide se trouve assez pour moi ; mais elle m'endort et m'enteste ; je ne m'en contente pas. S'il y a quelque personne, quelque bonne compagnie, aux champs, en la ville, en France, ou ailleurs, resséante ou voyagère, à qui mes humeurs soient bonnes, de qui les humeurs me soient bonnes, il n'est que de siffler en paume, je leur irai fournir des Essais, en chair et en os. »

Une telle philosophie n'est pas à l'usage de tous les hommes. C'est la récompense d'une vie pure et d'une conscience que le remords du crime n'a point agitée. Il ne m'en faut pas davantage pour savoir que Montaigne n'avait jamais été l'esclave des passions. Il n'appartient qu'à l'homme vertueux de se plaire dans ses souvenirs.

PAGES 21 et 22.

[5] *Sachez de plus que la vraie vertu est la mère nourrice des plaisirs* humains. Ce sont ces maximes d'une philosophie aimable et populaire qui attirèrent sur Montaigne les anathèmes de Port-Royal. Les écrivains de cette école étaient des hommes de génie; mais il est plus facile d'admirer leurs talens que d'aimer leur caractère. Ils ne voyaient partout que des ennemis de Dieu et de Port-Royal. Épris d'une perfection imaginaire, ils ne savaient pas que l'excès de la vertu même est condamnable, parce qu'elle cesse alors d'être utile, qu'elle ne peut exister sans tolérance. Ils voulaient dominer sur les consciences comme ils dominaient sur les esprits. La philosophie de Montaigne était à leurs yeux un crime irrémissible, et ils le condamnaient comme ils auraient condamné Socrate, Caton et Marc-Aurèle, tous hommes vertueux, mais d'une vertu mondaine et réprouvée.

Mallebranche accuse Montaigne d'effronterie, d'ignorance et de vanité. Pascal s'écrie : « Le *sot* projet que Montaigne a eu de se peindre! » C'est avec cette urbanité que les écrivains de Port-Royal parlaient des hommes qu'ils n'aimaient pas. Ils voulurent même lutter contre le philosophe dont ils avaient attaqué la réputa-

tion; et ils engagèrent un de leurs chefs, athlète éprouvé dans la controverse, à publier des essais de morale. Le livre de Nicole fut reçu avec transport, il fut loué, prôné avec enthousiasme; et bientôt après négligé. Il y a cependant du mérite dans son ouvrage; il est écrit correctement, la morale en est pure; mais il est froid, il ne parle ni au cœur ni à l'imagination. On l'estime encore; mais on ne le lit plus. Ces mêmes hommes, qui traitaient avec si peu de ménagement l'auteur des Essais, ne dédaignaient pas d'emprunter ses pensées, souvent même ses expressions, et le regardaient sans doute comme un ennemi vaincu, dont il est permis de s'approprier les dépouilles. Tout cela n'empêche pas que les solitaires de Port-Royal n'aient été des hommes supérieurs. Personne plus que moi n'admire leurs travaux; et je les regarde comme les fondateurs de la saine littérature en France.

C'est une chose assez curieuse de voir de quelle manière Mallebranche parle du *pédantisme* de Montaigne; et quel formidable appareil de raisonnement il emploie pour établir cette opinion.

« Il n'est pas seulement dangereux de lire Montaigne
» pour se divertir, à cause que le plaisir qu'on y prend

» engage par degrés dans ses sentimens, mais encore par-
» ce que ce plaisir *est plus criminel* qu'on ne pense. Car
» il est certain que ce plaisir naît principalement *de la*
» *concupiscence*, et qu'il ne fait qu'entretenir et que for-
» tifier les passions; la manière d'écrire de cet auteur
» n'étant agréable que parce qu'elle nous touche, et
» qu'elle réveille nos passions d'une manière impercep-
» tible.

» Il me semble que ses plus grands admirateurs le
» louent d'un certain caractère d'auteur judicieux et éloi-
» gné du pédantisme, et d'avoir parfaitement connu la
» nature et les faiblesses de l'esprit humain. Si je montre
» donc que Montaigne, *tout cavalier* qu'il est, ne laisse
» pas d'être aussi pédant que beaucoup d'autres, et qu'il
» n'a eu qu'une connaissance très-médiocre de l'esprit,
» j'aurai fait voir que ceux qui l'admirent le plus, n'au-
» ront point été persuadés par des raisons évidentes;
» mais qu'ils auront été seulement gagnés par la force de
» son imagination.

» Ce terme *pédant* est fort équivoque; mais l'usage, ce
» me semble, et même la raison veulent que l'on appelle
» pédans ceux qui, pour faire parade de leur fausse

» science, citent, *à tort et à travers*, toutes sortes d'au» teurs; qui parlent simplement pour parler, et pour se » faire admirer des sots; qui amassent sans jugement et » sans discernement des apophtegmes et des traits d'his» toire, pour prouver, ou pour faire semblant de prouver » des choses qui ne se peuvent prouver que par des rai» sons.

» Pédant est opposé à raisonnable; et ce qui rend les » pédans odieux aux personnes d'esprit, c'est que les pé» dans ne sont pas raisonnables; car les personnes d'es» prit aiment naturellement à raisonner; ils ne peuvent » souffrir la conversation de ceux qui ne raisonnent » point.

» Il ne sera pas maintenant fort difficile de prouver » que Montaigne était aussi pédant que plusieurs autres, » selon cette notion du mot pédant, qui semble la plus » conforme à la raison et à l'usage; car je ne parle pas ici » de pédant à longue robe; la robe ne peut pas faire le » pédant. Montaigne, qui a tant d'aversion pour la pé» danterie, pouvait bien ne porter jamais la robe longue; » mais il ne pouvait pas de même se défaire de ses pro» pres défauts. Il a bien travaillé à se faire *l'air cavalier*,

» mais il n'a pas travaillé à se faire l'esprit juste ; ou , pour » le moins , il n'y a pas réussi. Ainsi il s'est plutôt fait un » *pédant à la cavalière* , et d'une espèce toute singulière , » qu'il ne s'est rendu raisonnable, judicieux *et honnête* » *homme* , etc ».

C'est avec peine qu'on voit un homme tel que Mallebranche descendre à des injures ; mais il semble que ce soit là un privilége exclusif des savans. Balzac , qui n'était pas un *pédant à longue robe* , s'est aussi permis quelques personnalités contre Montaigne ; mais il les a couvertes de ce vernis de politesse qui convenait *à un cavalier* comme lui. Au reste , La Bruyère , qui voyait dans Montaigne ce que Balzac et Mallebranche n'avaient pu apercevoir, a fait justice de leurs critiques dans le passage suivant :

» Deux écrivains , dans leurs ouvrages , ont blâmé Mon- » taigne , et il paraît que tous deux ne l'ont estimé en » nulle manière. Balzac ne pensait pas assez pour goûter » un auteur qui pense beaucoup. Le père Mallebranche » pense trop subtilement pour s'accommoder de pensées » qui sont naturelles ».

Caractères de La Bruyère.

PAGE 37.

6 *Montaigne ne fut exposé ni aux attaques de la haine ouvertement déclarée, ni à ces délations ténébreuses, arme éternelle de la bassesse et de l'hypocrisie.* Montaigne jouissait du premier des biens après la philosophie, d'une fortune indépendante; il vivait dans la retraite, après avoir exercé, pendant plusieurs années, une magistrature honorable. Les circonstances politiques le favorisèrent. Tous les esprits étaient occupés des dissensions civiles qui menaçaient la fortune et la vie des citoyens. La guerre la plus cruelle était déclarée entre les protestans qui formaient un parti considérable, et les catholiques attachés à la cour de Rome. Des intérêts d'une haute importance se mêlaient à ces querelles. Les grands cherchaient, en attisant le feu des guerres civiles, à regagner l'indépendance et les priviléges des grands vassaux de la couronne, qui s'étaient graduellement affaiblis depuis le règne de Louis XI. Ils combattaient moins le pouvoir de l'église que celui du souverain. Quelques idées républicaines flottaient même au travers de ce chaos d'opinions opposées. Ainsi chacun s'occupait de ses intérêts personnels, en paraissant s'occuper de l'intérêt général; et la religion servait de prétexte à la révolte et aux factions po-

litiques. Montaigne n'avait point été dupe des apparences, et, ne partageant ni les fureurs ni les crimes d'aucun parti, il se bornait à mettre en pratique la philosophie qu'il avait puisée dans les écrits des anciens sages, et à éclairer les hommes sur leurs devoirs et leurs vrais intérêts.

Montaigne profita donc des circonstances. Il avait encore un grand avantage. L'esprit de parti qui divisait alors les savans ou plutôt les érudits, ne s'était point introduit dans la littérature, et n'en avait point banni la franchise et la vérité. Il n'était pas nécessaire, pour réussir, de se ranger sous une bannière, d'appartenir à une école, de se faire l'apôtre de certains principes; il suffisait de plaire et d'instruire. Il n'existait point de cotteries littéraires, de critiques de profession, toujours prêts à distribuer le blâme ou l'éloge, non suivant le mérite de l'ouvrage, mais suivant les opinions de l'auteur. On n'achetait point les succès, on se contentait de les mériter.

PAGE 39.

[2] *Rome libre et vertueuse devint sa patrie.* Il n'y a point d'exagération dans cette pensée. C'est Montaigne lui-

même qui rend témoignage de son attachement et de sa tendresse presque filiale pour cette grande cité dont un poëte célèbre a dit :

« Veuve d'un peuple roi, mais reine encor du monde. »

Il faut l'entendre s'exprimer lui-même sur ce sujet. « J'ai vu ailleurs des maisons ruinées et des statues, et du ciel et de la terre ; ce sont toujours des hommes. Tout cela est vrai ; et si pourtant ne saurais revoir si souvent le tombeau de cette ville si grande et si puissante que je ne l'admire et révère. Le soin des morts nous est en recommandation. Or, j'ai été nourri dès mon enfance avec ceux-ci. J'ai eu connaissance des affaires de Rome long-temps avant que je l'aie eue de celles de ma maison. Je savais le Capitole et son plan avant que je sçeusse le Louvre ; et le Tibre avant la Seine. J'ai eu plus en teste les conditions et fortunes de Lucullus, Metellus et Scipion que je n'ai d'aucuns hommes des nostres.

» J'ai soutenu cent querelles pour la défense de Pompeius et pour la cause de Brutus. Cette accointance dure encore entre nous. Les choses présentes mesmes, nous ne les tenons que par fantaisie. Me trouvant inutile à ce

siècle, je me rejette à cet autre, et en suis si embabouiné, que l'estat de cette vieille Rome libre, juste et florissante (car je n'en aime ni la naissance, ni la vieillesse); m'intéresse et me passionne. Parquoy je ne saurois revoir si souvent l'assiette de leurs rues et de leurs maisons, et ses ruines profondes jusqu'aux antipodes, que je ne m'y amuse. Est-ce par nature ou par erreur de fantaisie que la vue des places que nous savons avoir été hantées et habitées par personnes, desquelles la mémoire est en recommandation, nous esmeut aucunement plus, qu'ouïr le récit de leurs faits ou lire leurs écrits. Il me plaît de considérer leur visage, leur port et leurs vêtemens. Je remasche ces grands noms entre les dents, et les fais retentir à mes oreilles.

» Et puis cette mesme Rome que nous voyons mérite qu'on l'aime. Seule ville commune et universelle. Il n'est lieu ça-bas que le ciel ait embrassé avec telle influence de faveurs, et telle constance. Sa ruine mesme est glorieuse et enflée, et retient-elle au tombeau des marques et images d'empire. *Ut palam sit uno in loco gaudentis opus esse naturæ.*

PAGE 46.

[8] *Avec quel intérêt ne le suivrions-nous pas dans une cour élégante et corrompue, dévote et licencieuse, où régnait cette Médicis qui confondit l'intrigue avec la politique, et la cruauté avec la force.*

On ignore assez généralement que Montaigne fut quelque temps placé en qualité de secrétaire dans le cabinet de la reine Catherine de Médicis. C'est sans doute à cette époque qu'il fut décoré du cordon de l'ordre de Saint-Michel, faveur très-recherchée avant l'institution de l'ordre du Saint-Esprit par Henri III.

Il nous reste un monument authentique de l'emploi que Montaigne exerçait à la cour : ce sont des avis donnés par Catherine de Médicis à Charles IX, peu de temps après sa majorité, et qui furent écrits par Montaigne lui-même. Cette pièce est un peu longue ; mais, comme elle sert à faire connaître les mœurs du temps, j'ai cru devoir la conserver dans son entier.

Avis donnés par Catherine de Médicis à Charles IX.

» Monsieur mon fils. Vous ayant déjà envoyé ce que j'ai pensé vous satisfaire à ce que me dîtes avant que d'aller à *Gaillon* *, il m'a semblé qu'il restoit encore ce que j'estime aussi nécessaire pour vous faire obéir à tout votre royaume, et reconnoître combien désirez le revoir en l'estat auquel il a été par le passé durant les règnes des rois, mes seigneurs vos père et grand-père. Pour y parvenir, j'ai pensé qu'il n'y a rien qui vous y serve tant que de voir qu'aimiez les choses réglées et ordonnées, et tellement policées que l'on connoisse les désordres qui ont été jusques ici par la minorité du roi votre frère, qui empêchoit que l'on ne pouvoit faire ce que l'on désiroit. Cela vous a tant déplu que, incontinent qu'avez eu le moyen d'y remédier, et le tout régler par la paix que Dieu vous a donnée, que n'avez perdu une seule heure de temps à rétablir toutes choses selon leur ordre et la raison; surtout aux choses de l'église et qui concernent notre religion; laquelle pour conserver, et par bonne vie et exemple, tâcher de remettre tout à icelle,

* Maison de campagne près de Rouen.

comme par la justice conserver les bons, et nettoyer le royaume des mauvais, et recouvrer par là votre autorité et obéissance entière.

» Encore que tout cela serve, et soit le principal pilier et fondement de toutes choses; si est-ce que je cuide, que vous voyant réglé en votre personne et façon de vivre, et votre cour remise avec l'honneur et police que j'y ai vus autrefois; que cela sera un exemple par tout votre royaume, et une connoissance à un chacun du désir et volonté qu'avez de remettre toutes choses selon Dieu et la raison. Et afin qu'en effet cela soit connu d'un chacun, je désirerois *que prissiez une heure certaine de vous lever;* et pour contenter votre noblesse, faire comme faisoit le feu roi votre père; car, *quand il prenoit sa chemise* et que les habillemens entroient, tous les princes, seigneurs, capitaines, chevaliers de l'ordre, gentilshommes de la chambre, maîtres-d'hôtel, gentilshommes servans, entroient lors, et il parloit à eux et le voyoient, ce qui les contentoit beaucoup.

» Cela fait, s'en alloit à ses affaires; et tous sortoient, hormis ceux qui en étoient, et les quatre secrétaires. Si faisiez de même, cela les contenteroit fort, pour être

chose accoutumée de tout temps aux rois vos père et grand-père.

» Après cela, que donnassiez une heure ou deux à ouïr les dépêches et affaires qui, sans votre présence, ne se peuvent dépêcher; et ne passer les dix heures *pour aller à la messe*. Que tous les princes et seigneurs vous accompagnassent, et non comme je vous vois aller, que n'avez que vos archers. Et au sortir de la messe dîner s'il est tard; ou sinon, *vous promener pour votre santé*, et ne passez onze heures que ne dîniez; et *après dîner*, *pour le moins deux fois la semaine*, *donner audience*, qui est une chose qui contente infiniment vos sujets, et après vous retirer; *et venir chez moi ou chez la reine*, *afin que l'on connoisse une façon de cour*, qui est chose qui plaît infiniment aux François. Ayant demeuré demi-heure ou une heure en public, vous retirer ou à votre étude, ou en privé, où bon vous semblera; et sur les trois heures après midi, vous alliez vous *promener à pied ou à cheval*, afin de vous montrer et contenter la noblesse; et passez votre temps avec cette jeunesse *à quelque exercice honnête*, sinon tous les jours, au moins deux ou trois fois la semaine : cela les contentera tous beaucoup, l'ayant ainsi accoutumé du temps du roi votre père qui les ai-

moit infiniment. Après cela, *souper avec votre famille;* et l'après-soupée, deux fois la semaine, *tenir la salle du bal;* car j'ai ouï dire au roi votre grand-père : « Qu'il » falloit, pour vivre en repos avec les François et qu'ils » aimassent leur roi, les tenir joyeux, et occuper à quel- » que exercice. » Pour cet effet, il faut souvent combattre à cheval, à pied, avec la lance. Au temps passé, les garnisons de gendarmes étoient par les provinces, où la noblesse d'alentour s'exerçoit à courre la bague ou tout autre exercice honnête; et outre qu'ils servoient pour la sûreté du pays, ils contenoient les esprits de pis faire.

» Or, pour retourner à la police de la cour; du temps du roi votre grand-père, il n'y eut homme si hardi d'oser dire dans sa cour injure à autre; car, s'il eût été ouï, il eût été mené au prévôt de l'hôtel. Les capitaines de ses gardes se promenoient ordinairement par les salles, et dans la cour; et quand l'après-dînée le roi étoit retiré en sa chambre, chez la reine, ou chez les dames, les archers se tenoient aux salles parmi les degrés et dans la cour *pour empêcher que les pages et laquais ne jouassent et ne tinssent les berlans* qu'ils tiennent ordinairement dans le château où vous êtes logé, avec blasphêmes et juremens, chose exécrable; et devez renouveler les ancien-

nes ordonnances et les vostres mesmes, en faisant faire punition bien exemplaire afin que chacun s'en abstienne. Aussi les Suisses se promenoient à la cour; et le prévôt de l'hôtel avec ses archers dans la basse cour et parmi les cabarets et lieux publics, pour voir ce qui s'y fait et empêcher les choses mauvaises; et pour punir ceux qui avoient délinqué. Les portiers ne laissoient entrer personne dans la cour du château, si ce n'étoit *les enfans du roi, les frères et sœurs, en coche, à cheval, en litière.* Les princes et princesses descendoient dessous la porte; les autres hors la porte. Tous les soirs, depuis que la nuit venoit, le grand maître avoit commandé au maître d'hôtel de faire allumer des flambeaux par toutes les salles et passages; et aux quatre coins de la cour et degrés des fallots; et jamais la porte du château n'étoit ouverte que le roi ne fût éveillé, et n'y entroit ni sortoit personne quel qu'il fût. Comme aussi au soir, dès que le roi étoit couché, on fermoit les portes, *et on mettoit les clefs sous le chevet de son lit.* Au matin quand on alloit couvrir pour son dîner, le gentilhomme qui tranchoit devant lui alloit querir le couvert, et portoit en sa main la nef et les couteaux avec lesquels il devoit trancher; devant lui, l'huissier de salle; et après les officiers pour couvrir: comme aussi, quand on alloit

à la viande, le maître-d'hôtel y alloit en personne et le panetier, et après eux, c'étoient enfans d'honneur et pages sans valetaille, ni autre que l'ecuyer de cuisine; et cela étoit plus sûr et plus honorable.

» L'après-dînée et l'après-soupée quand le roi demandoit sa collation, un gentilhomme de la chambre l'alloit querir; et, s'il n'y en avoit point, un gentilhomme servant qui portoit en sa main la coupe; et après lui venoient les officiers de la paneterie et échansonnerie. Aussi en la chambre n'entroit jamais personne quand on faisoit son lit; et si le grand chambellan ou premier gentilhomme de la chambre n'étoit à le voir faire, y assistoit un des principaux gentilshommes de ladite chambre; et au soir le roi se déshabilloit en la présence de ceux qui au matin étoient entrés lorsqu'on portoit les habillemens.

» Je vous ai bien voulu mettre tout ceci de la façon que je l'ai vu tenir aux rois vos père et grand-père, pour les avoir vus tous aimés et honorés de leurs sujets; et en étoient si contens que, pour le désir que j'ai de vous voir de mesme, j'ai pensé que je ne vous pouvois donner meilleur conseil que de vous régler comme eux.

» Monsieur mon fils, après vous avoir parlé de la police de la cour, et de ce qu'il faut faire pour rétablir tous vos ordres en votre royaume, il me semble qu'une des choses la plus nécessaire pour vous faire aimer de vos sujets, c'est qu'ils connoissent qu'en toutes choses avez soin d'eux, autant de ceux qui sont près de votre personne que de ceux qui en sont loin. Je dis ceci, parce que vous avez vu comme les malins, avec leur méchanceté, ont fait entendre partout que vous ne souciez de leur considération, aussi que n'aviez agréable de les voir; et cela est procédé des mauvais offices et menteries dont se sont aidés ceux qui, pour vous faire haïr, ont pensé s'établir et s'accroître; et que pour la multitude des affaires et négligence de ceux à qui faisiez les commandemens, bien souvent les dépêches nécessaires, au lieu d'être diligemment répondues, ne l'ont pas été; au contraire ont demeuré quelquefois un mois ou six semaines, qui étoit cause que voyant telle négligence on pensoit être vrai ce que disoient ces malins. Voilà ce qui me fait vous supplier que dorénavant vous n'omettiez un seul jour, prenant l'heure à votre commodité, que ne voyez toutes les dépêches de quelque part qu'elles viennent, et que preniez la peine d'ouïr celles qui vous sont envoyées. Si ce sont choses

de quoi le conseil puisse vous soulager, les y envoyer, et faire un commandement au chancelier pour jamais, que toutes les choses qui concernent les affaires de votre état, qu'avant que les maîtres des requêtes entrent au conseil, qu'il aie à donner une heure pour les dépêches; et après faire entrer les maîtres des requêtes et faire suivre le conseil pour les parties.

» C'est la forme que, durant les rois mes seigneurs vos père et grand-père, tenoit M. le connétable et ceux qui assistoient audit conseil. Les autres choses qui ne dépendent que de votre volonté, après, comme dessus est dit, les avoir entendues, commander les dépêches et réponses selon votre volonté, aux secrétaires. Le lendemain, avant que rien voir de nouveau, vous les faire lire, et commander qu'elles soient envoyées sans délai. Ce faisant, n'en viendra point d'inconvénient à vos affaires. Vos sujets connoîtront le soin qu'avez d'eux; cela les fera plus diligens et soigneux; et connoîtront davantage combien vous voulez conserver votre état et le soin que prenez de vos affaires. Quand il viendra soit de ceux qui ont charge de vous ou d'autres des provinces, pour vous voir, il faut que vous preniez la peine de parler à eux; leur demander de leurs charges; et, s'ils n'en ont point, du lieu d'où ils

viennent. Qu'ils connoissent que vous voulez savoir ce qui se fait parmi votre royaume; *et leur faire bonne chère,* et non pas parler une fois à eux; mais, quand les trouverez en votre chambre ou ailleurs, leur dire toujours quelque mot.

» C'est comme j'ai vu faire aux rois vos père et grand-père, « jusqu'à leur demander, quand ils ne savaient dequoi les entretenir, de leur ménage, afin de parler à eux, et de leur faire connoître qu'il avoit bien agréable de les voir. » En ce faisant, les menteuses inventions qu'on a trouvées pour vous déguiser à vos sujets seront connues de tous; en serez mieux aimé et honoré d'eux; car, retournant à leur pays, feront entendre la vérité, si bien que ceux qui vous ont cuidé nuire, seront connus pour méchans, comme il sont. Aussi je vous dirai que, du temps du roi Louis douzième votre aïeul, qu'il avoit une façon que je désirerois infiniment que vous voulussiez prendre pour vous ôter toutes les importunités et presses de la cour, et pour faire connoître à tous qu'il n'y a que vous qui donne les biens et honneurs; vous en serez mieux servi et avec plus de faveur. Il avoit ordinairement en sa poche le nom de ceux qui avoient charge de lui, fût-ce près ou loin, grands et petits comme de

toutes qualités ; comme aussi il avoit un autre rôle où étoient écrits tous les offices, bénéfices, et autres choses qu'il pouvoit donner. Il avoit fait commandement à un ou deux des principaux officiers en chaque province que, quelque chose qui vaquât ou avînt de confiscations, aubaines, amendes et autres choses pareilles, nul ne fût averti que premièrement ceux à qui il en avoit donné la charge, ne l'en avertissent par lettres expresses qui ne tombassent ès mains des secrétaires ni autres que de lui-même. Lors, il prenoit son rôle et regardoit selon la valeur qu'il voyoit par icelui, ou qu'on lui demandoit; et selon le rôle qu'il avoit dans sa poche, il donnoit à celui que bon lui sembloit, et lui en faisoit faire la dépêche lui-même sans qu'il en sût rien ; il l'envoyoit à celui à qui il le donnoit. « Et si de fortune, quelqu'un en » étant averti, le lui venoit demander, il le refusoit; car » jamais à ceux qui demandoient il ne donnoit; afin de » leur ôter la façon de l'importuner. Ceux qui le ser- » voient sans laisser leurs charges, sans le venir presser » à la cour, et dépenser plus que ne vaut le don bien » souvent, il les récompensoit des services qu'ils lui » faisoient. »

» Aussi, étoit-il le roi le mieux servi, à ce que j'ai ouï

dire, qui fût jamais; car ils ne reconnoissoient que lui; et ne faisoit-on la cour à personne, étant le plus aimé qui fût jamais, et prie Dieu qu'en fassiez de même; car tant qu'en ferez autrement aux places ou autres inventions, croyez qu'on ne tiendra pas le don de vous seul, car j'en ai ouï parler où je suis.

» Je ne veux pas oublier à vous dire une chose que faisoit le roi votre grand-père, et qui lui conservoit toutes les provinces à sa dévotion. Il avoit le nom de tous ceux qui étoient de maison dans les provinces, et autres qui avoient autorité parmi la noblesse, et du clergé des villes et du peuple. Pour les contenter, et qu'ils tinssent la main à ce que tout fût à sa dévotion; et pour être averti de tout ce qui se remuoit dedans lesdites provinces, soit en général ou en particulier, parmi les maisons privées, ou villes, parmi le clergé, il mettoit peine d'en contenter parmi toutes les provinces une douzaine, ou plus ou moins de ceux qui ont plus de moyen dans le pays, ainsi que j'ai dit ci-dessus. Aux uns, il donnoit des compagnies de gendarmes; aux autres, quand il vaquoit quelque bénéfice dans le même pays, il leur en donnoit; comme aussi des capitaines des places de la province, et des officiers de judicature, selon et à chacun sa qualité.

Cela les contentoit de telle façon qu'il ne s'y remuoit rien, fût-ce au clergé ou au reste de la province, tant de la noblesse que des villes et du peuple, qu'il ne le sût. En étant averti il y remédioit, selon que son service le portoit, et de si bonne heure qu'il empêchoit qu'il n'avînt jamais rien contre son autorité ni obéissance qu'on lui devoit porter. Je pense que c'est le remède dont vous pourrez user pour vous faire aisément et promptement bien obéir; et ôter et rompre toutes autres ligues, accointances et menées; et remettre toutes choses sous votre autorité et puissance seule.

» J'ai oublié un autre point qui est bien nécessaire, et cela se fera aisément si vous le trouvez bon. C'est qu'en toutes les principales villes de votre royaume vous y gagniez trois ou quatre des principaux bourgeois, et qui ont le plus de pouvoir en la ville, et autant de principaux marchands qui aient bon crédit parmi leurs concitoyens. Les favorisant par bienfaits et autres moyens sans que le reste s'en aperçoive, et puisse dire que vous rompiez leurs priviléges, tellement qu'il ne se fasse et dise rien au corps de ville, ni par les maisons particulières dont ne soyez averti; et que, quand ils viendront à faire leurs élections pour leurs magistrats particuliers, selon

leurs priviléges, que ceux-ci par leurs amis et pratiques fassent toujours élire ceux qui seront à vous entièrement ; qui sera cause que jamais ville n'aura autre volonté, et n'aurez point de peine à vous y faire obéir ; car, en un seul mot, vous le serez toujours en ce faisant.

» Monsieur mon fils, vous en prendrez la franchise de quoi je le vous envoie, et le bon chemin ; *ne trouverez mauvais que je l'aie fait écrire à Montaigne*, car c'est afin que le puissiez mieux lire. C'est comment vos prédécesseurs faisoient.

» CATHERINE. »

Ceux qui ont étudié dans l'histoire le caractère et les mœurs de Catherine de Médicis, et qui ont lu avec quelque attention les réflexions que Montaigne a répandues dans son livre sur les devoirs des souverains, reconnaîtront sans peine que les avis qu'ils viennent de lire, sont l'ouvrage de Montaigne lui-même. Charles IX ne sut point en profiter. Les désordres de toute espèce augmentèrent sous son règne, et furent portés au comble sous celui de son successeur. De toutes les qualités distinctives des Valois, Henri III ne conserva que le courage personnel, la clémence et la libéralité. Fils d'une mère supersti-

tieuse et livrée à la galanterie, il joignit la débauche à la superstition, et se rendit odieux à ses sujets. On connaît sa fureur pour les déguisemens et les processions religieuses, toujours suivies d'excès en tout genre. Il avait institué des confréries de pénitens dont les assemblées finissaient toujours par des orgies scandaleuses. Poncet, fameux prédicateur, leur en faisait en chaire de sanglans reproches : « J'ai été averti de bon lieu, disait-il, qu'hier » au soir, qui était le vendredi de leur procession, la » broche tournait pour le souper de ces gros pénitens; et » qu'après avoir mangé le gras chapon, ils eurent pour » collation de nuit le petit tendron qu'on leur tenait tout » prêt. Ah! malheureux hypocrites, vous vous moquez » donc de Dieu, sous le masque; et portez par contenance un fouet à votre ceinture? Ce n'est pas là, de par » Dieu, où il faudrait le porter; c'est sur votre dos et sur » vos épaules, et vous en étriller très-bien; il n'y a pas un » de vous qui ne l'ait bien gagné. »

Telle était l'éloquence du seizième siècle; et cette audace du prédicateur annonçait assez la faiblesse du gouvernement et les révolutions qui devaient en résulter. Ces orateurs séditieux étaient, pour la plupart, vendus aux Guises. Poncet ne reçut d'autre punition que l'ordre de se

retirer en son abbaye de Melun. Le duc d'Épernon voulut le voir lorsqu'il sortit de l'appartement du roi. « Monsieur notre maître, on dit que vous faites rire les gens à » votre sermon, cela n'est guère beau; un prédicateur » comme vous doit prêcher pour édifier et non pour faire » rire. » « Monsieur, répondit Poncet avec fermeté, je » veux bien que vous sachiez que je ne prêche que la pa» role de Dieu, et qu'il ne vient point de gens à mon ser» mon pour rire, s'ils ne sont méchans ou athées; et aussi » n'en ai jamais fait tant rire que vous en avez fait pleu» rer ». Cette réponse hardie ferma la bouche au courtisan.

J'espère qu'on me pardonnera cette petite digression, qui sert à faire connaître le siècle où vivait Montaigne, et combien il était supérieur à ses contemporains.

PAGE 46.

9 *Il fut décoré de l'ordre du prince à une époque où il était encore honorable de le recevoir.* « L'ordre Saint-Michel, dit Montaigne, qui a été si long-temps en crédit parmi nous, n'avait point de plus grande commodité que celle-là de n'avoir communication d'aucune autre

commodité. Cela faisait qu'autrefois il n'y avait ni charge, ni état, quel qu'il fût, auquel la noblesse prétendît avec tant de désir et d'affection qu'elle faisait à l'ordre ; ni qualité qui apportât plus de respect et de grandeur ; la vertu embrassant et aspirant plus volontiers à une récompense purement sienne, plutôt glorieuse qu'utile ».

» Il est bien certain que la récompense de l'ordre ne touchait pas au temps passé seulement la vaillance ; elle regardait plus loing. Ce n'a jamais été le paiement d'un valeureux soldat, mais d'un capitaine fameux. La science d'obéir ne méritait pas un loyer si honorable. On y requérait anciennement une expertise bellique plus universelle, et qui embrassât la plupart et plus grandes parties d'un homme militaire (*neque enim eædem militares et imperatoriæ artes sunt*), qui fût encore, outre cela, de condition accommodable à une telle dignité. »

Montaigne parle ensuite d'un nouvel ordre qu'il s'agissait d'établir, et il ajoute. « Les reigles de la dispensation de ce nouvel ordre auraient besoing d'être extrêmement tendues et contrainctes pour lui donner autorité ; et cette saison tumultuaire n'est pas capable d'une bride courte et reiglée. Outre ce, qu'avant qu'on lui puisse

donner crédit, il est besoing qu'on ait perdu la mémoire du premier, et du mépris auquel il est chu. »

PAGE 47.

[10] *A peine a-t-il touché cette terre des héros que son génie s'enflamme.* La seule partie du voyage de Montaigne qui me paraisse digne de son talent, c'est celle où il parle de Rome; et je crois faire plaisir aux lecteurs d'en extraire ce qui s'y trouve de plus frappant.

« Il disait qu'on ne voyait rien de Rome que le ciel
» sous lequel elle avait été assise et le plan de son
» gîte; que cette science qu'il en avait, était une science
» abstraite et contemplative de laquelle il n'y avait rien
» qui tombât sous les sens. Ceux qui disaient qu'on y
» voyait au moins les ruines de Rome en disaient trop;
» car les ruines d'une si épouvantable machine rapporteraient plus d'honneur et de révérence à sa mémoire; ce n'était rien que son sépulchre. Le monde
» ennemi de sa longue domination avait premièrement
» brisé et fracassé toutes les pièces de ce corps admirable; et parce qu'encore tout mort, renversé et dé-

» figuré, il lui faisait horreur, il en avait enseveli les
» ruines mêmes.

» Ces petites montres de sa ruine qui paraissent encore
» au-dessus de la bière, c'était la fortune qui les avait
» conservées pour le témoignage de cette grandeur infi-
» nie que tant de siècles, tant d'incendies, la conjuration
» du monde réitérée tant de fois à sa ruine n'avaient pu
» universellement esteindre. Mais était vraisemblable que
» ces membres défigurés qui en restaient, c'étaient les
» moins dignes; et que la furie des ennemis de cette
» gloire immortelle les avait portés, premièrement, à
» ruiner ce qu'il y avait de plus beau et de plus digne.
» Les bâtimens de cette Rome bâtarde qu'on allait à cette
» heure attachant à ces mâsures, quoiqu'ils eussent de
» quoi ravir en admiration nos siècles présens, lui fai-
» saient ressouvenir proprement des nids que les moi-
» neaux et les corneilles vont suspendant en France aux
» voûtes et parois des églises que les huguenots viennent
» d'y démolir. Encore craignait-il, à voir l'espace qu'oc-
» cupe ce tombeau, qu'on ne le reconnût pas tout, et que
» la sépulture ne fût elle-même pour la plupart ense-
» velie.

» Que cela de voir une si chétive décharge comme de
» monceaux de tuiles et pots cassés être anciennement
» arrivée à un monceau de grandeur si excessive, qu'il
» égale en hauteur et largeur plusieurs naturelles mon-
» tagnes *; c'était une expresse ordonnance des desti-
» nées, pour faire sentir au monde leur conspiration à
» la gloire et prééminence de cette ville par un si nou-
» veau et extraordinaire témoignage de sa grandeur. Il
» disait ne pouvoir aisément faire convenir, vu le peu
» d'espace et de lieu que tiennent aucuns de ces monts, et
» notamment les plus fameux comme le Capitolin et le
» Palatin, qu'il y rangeât un si grand nombre d'édifices.
» A voir seulement ce qui reste du temple de la Paix, le
» long du *Forum romanum*, duquel on voit encore la
» chute toute vive comme d'une grande montagne dis-
» sipée en plusieurs horribles rochers; il ne semble que
» deux tels bâtimens pussent tenir en tout l'espace du
» mont du Capitole, où il y avait bien vingt-cinq ou
» trente temples, outre plusieurs maisons privées. Mais, à
» la vérité, plusieurs conjectures qu'on prend de la pein-
» ture de cette ville ancienne n'ont guères de vérisimi-

---

* Il forme ce qu'on nomme aujourd'hui le Mont-Testacé, *Monte-Testaceo*.

» litude ; son plan même étant infiniment changé de » forme ; aucuns de ces vallons étant comblés, voire dans » les lieux les plus bas qui y fussent ; comme pour exem- » ple au lieu du *Velabrum* qui, pour sa bassesse, rece- » vait l'égout de la ville, et avait un lac ; il s'est tant éle- » vé des monts de la hauteur des autres monts naturels, » qui sont autour de là, ce qui se faisait par le tas et mon- » ceaux des ruines de ces grands bâtimens ; et le *monte* » *Savello* n'est autre chose que la ruine d'une partie du » théâtre de Marcellus. Il croyait qu'un ancien Romain » ne saurait reconnaître l'assiette de sa ville quand il la » verrait. »

PAGE 49.

[11] *Mais si la Boëtie ne vivait plus pour lui, il vivait pour la Boëtie.* Je ne rapporte point ici ce que Montaigne dit de la Boëtie ; le chapitre de l'Amitié est du petit nombre de ces ouvrages que tout le monde connaît, et doit savoir par cœur. Je me contenterai de citer un passage de l'histoire du président de Thou qui montre l'idée qu'il s'était faite des deux amis.

« Etienne de la Boëtie, à peine âgé de trente trois ans, » conseiller au parlement de Bordeaux, mourut à Sarlat

» en Périgord, lieu de sa naissance. Il avait un esprit » admirable, une érudition vaste et profonde, et une » facilité merveilleuse de parler et d'écrire; il s'appliqua » surtout à la morale et à la politique. Doué d'une pru- » dence rare et au-dessus de son âge, il aurait été ca- » pable des plus grandes affaires s'il n'eût pas vécu » éloigné de la cour, et si une mort prématurée n'eût » pas empêché le public de recueillir les fruits d'un si » sublime génie. Nous sommes redevables à Michel de » Montaigne, son estimable ami, de ce qu'il n'est pas en- » tièrement mort; il a recueilli et publié plusieurs de » ses ouvrages qui font voir la délicatesse, l'élégance et » l'étonnante sublimité de ce jeune auteur. Je ne puis » omettre son *Anthénoticon* (la servitude volontaire) » dont j'ai déjà fait l'éloge, qui fut pris par ceux qui le » publièrent en un sens tout-à-fait contraire à celui que » son sage et savant auteur avait eu en le composant. » *Hist, univ. de J.-A. de Thou, liv.* XXXV.

Montaigne était fait pour l'amitié; la célèbre Marie de Gournay, qui s'intitulait sa fille d'alliance, lui fut sincèrement attachée; et quelque temps après la mort de son père adoptif elle donna une nouvelle édition de ses œuvres. Cette édition, dédiée au cardinal de Ri-

chelieu, contient une préface de l'éditeur qui mérite d'être lue.

Montaigne, né en 1533, a vécu sous les règnes de François Ier., Henri II, François II, Charles IX, Henri III et Henri IV. Il avait été gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. Il succéda, dans la mairie de Bordeaux, au maréchal de Matignon; et, après quatre années d'exercice, il y fut remplacé par le maréchal de Biron. Le château de Montaigne est situé à deux lieues de la ville de Sainte-Foi, arrondissement de Libourne. Il existe encore; ou du moins il existait il y a quelques années. On y voyait cette tour dont parle Montaigne, où il avait placé sa *librairie*. Cette pièce était couverte d'inscriptions grecques, latines et italiennes; elle communiquait au corps du bâtiment par une galerie d'où il voyait tout ce qui se passait dans les cours, et dans une partie des champs qui environnaient sa demeure. C'est là, qu'un livre à la main, il conversait avec les anciens philosophes, pesait leurs opinions dans la balance du doute, et promenait son imagination féconde sur tous les objets qui peuvent intéresser l'humanité. Quelques personnes ont imaginé qu'il penchait vers le stoïcisme. C'est une erreur. Les règles de conduite qu'il a constamment suivies, prouvent qu'il avait adopté

la morale de Socrate et celle d'Épicure, en rejetant ce qu'il y avait d'exagéré dans les doctrines du premier, et d'absurde dans le système physique du second. Il admirait les stoïciens; mais il aimait Socrate qu'il nomme son maître, et qu'il propose pour modèle aux hommes qui veulent se perfectionner par l'étude de la sagesse, et par la pratique de la vertu.

FIN DES NOTES.

LIVRES NOUVEAUX

QUI SE TROUVENT CHEZ DELAUNAY.

CHEVALIERS (les) de la Table ronde, poëme en vingt chants, tiré des vieux Romanciers: par M. Creuzé Delesser. 1 gros vol. in-18 avec une fig. 3 fr.

Les Bucoliques de Virgile : par P. F. Tissot; troisième édition. 1 vol. grand in-18, avec le portrait de Virgile. 3 fr. 50 c.

Botanique (la) de la jeunesse, contenant les principes de la botanique et cent deux plantes: 1 vol. in-18 avec trente planches, bien imprimé, beau papier fin, figures noires. 3 fr.

La même avec figures coloriées avec soin. 5 fr.

Beautés historiques de la maison d'Autriche, ou Traits de courage, de grandeur d'âme, de bienfaisance; réponses sublimes, réparties ingénieuses des souverains qui ont régné sur les États héréditaires, depuis Rodolphe de Hapsbourg jusqu'à ce jour; accompagnées de notices et anecdotes sur les plus grands capitaines qui ont été placés à la tête des armées impériales; à l'usage de la jeunesse : par Réné Perrin. 2 vol. in-12, ornés de huit gravures représentant seize sujets, beau papier, bien imprimés. 6 fr.

Géo-Chronologie de l'Europe, ou Abrégé de géographie et d'histoire des divers empires, royaumes et états de cette partie du monde; comprenant leur situation, étendue, limites, division civile, montagnes, rivières, lacs, baies, etc.; histoire naturelle, habitans primitifs, population, mœurs et usages, forme de gouvernement, forces militaires, religion de l'état, langue, littérature, sciences et arts, commerce et manufactures; avec un tableau analitique de chronologie et d'histoire, depuis la chute de l'empire romain jusqu'à nos jours; par J. Aspin : enrichie d'une carte coloriée d'Europe (par Vauthier), dans laquelle sont gravées les successions chronologiques des souverains des divers états, avec les dates de leur règne, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque actuelle; traduit de l'anglais sur la dernière édition, considérablement augmentée : par M. B. D. V. 1 vol. in-8 avec la carte. 7 fr. 50 c.

Enfant (l') Prodigue, poëme en quatre chants, par M. Campenon, auteur de la Maison des Champs. 1 vol. in-8 bien imprimé, beau papier; deuxième édition, ornée de quatre gravures. 6 fr.

Maison des Champs, poëme, par M. Campenon. 1 vol. grand in-18, orné d'une jolie gravure. 3 fr.

Vie privée, politique et militaire du prince Henri de Prusse, frère de Frédéric II. 1 vol. in-8 de 360 pages imprimé sur beau papier carré fin, en caractères cicéro neuf, orné de son portrait, très-bien gravé par Roger. 5 fr.

Le même, papier vélin. 10 fr.

Montaigne

Éloge de Montaigne,

Par Jay.

n° 8. (accessit.) = 1812.

une circonstance pareille, le triomphe dépe
de l'activité; le petit nombre des soldats n
pas un objet d'inquiétude pour lui. *J'en ai a*
disait-il, *si nous sommes vainqueurs; j'e*
rai trop, si nous sommes vaincus.

Les guerriers de l'Italie, réunis aux vainq
de l'Espagne, se trouvaient de beaucoup
rieurs en nombre aux phalanges qui se
geaient au-delà des Alpes : l'empereur d
triche, le premier, avait pressenti le da
le pape et le roi de Sardaigne n'avaien
core songé à aucune disposition; les allié
l'Allemagne ne s'empressaient pas de lui do
les secours qu'ils lui avaient promis. Cepen
des forces imposantes s'avançaient de to
parts : ces cohortes, nombreuses et cond
par un chef courageux, semblaient déjà joui
honneurs du triomphe. Un corps de caval
napolitaine avait joint l'armée autrichienne
près de Milan; Beaulieu, à la tête de quar
mille Allemands et des légions piémontaises
disposait à développer toute l'activité, toute
ressources de son génie, à signaler son coura
c'était un jeune homme intrépide et avide
gloire. Son projet, dont il croyait l'exécution
cile, était de nous faire abandonner nos conqu
dans l'état de Gênes, et de nous rejeter au-

lemens en osier et des batteries d'obusiers à
i-portée de fusil.

'la pointe du jour, les armées se trouvent en
ence. Augereau tient toujours bloqué le géné-
Provera : Massena attaque et déborde la gauche
Beaulieu, qui veut aller au secours de Pro-
a, qui occupait, avec de forts rétranchemens
le vigoureuses batteries, le village de Dego;
troupes légères s'avancent jusqu'au chemin de
go à Spino : le général Laharpe partage sa
ision en trois colonnes; le commandement de
auche est donné au général Causse : il passe
Bormida sous le feu de l'ennemi, ayant de
n jusqu'au milieu du corps, et attaque l'aile
che de l'ennemi par la droite. Cervoni, à la
de la seconde colonne, passe cette même
ière sous la protection d'une batterie fran-
se, et marche droit aux Autrichiens, tandis
e l'adjudant-général Boyer tourne sur un
vin, et leur coupe la retraite : l'ennemi,
veloppé de toutes parts, n'a pas le tems de
pituler; nous semons dans les rangs la mort
l'épouvante : la fuite est la seule ressource
nos adversaires.

Nous nous disposions à attaquer la gauche de
rmée ennemie, lorsque Provera se rendit avec
s troupes prisonnier de guerre : rien ne peut

*

